



*Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.*

*Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, sous réserve de la citation du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur, de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.*

*Les ÉDITIONS DU BORD DU LOT*

*Z.A. de Bel air – 47380 SAINT-ETIENNE-DE-FOUGÈRES*

*[www.bordulot.fr](http://www.bordulot.fr) – [contact@bordulot.fr](mailto:contact@bordulot.fr)*





*Calliope*  
*Petite Anthologie*  
*Poétique*

*Pluriel*



*Les auteurs*

*ALET Marie*

*ANDRIEU Alain*

*BARAT-VASSARD Antoine*

*BARON Sonia*

*BAY Marjorie*

*BAZALGUES Jacqueline*

*BERTHET Denis*

*BOT-ESCLUSE Marie-José*

*BOUJARD Catherine*

*BOUJU Ginette*

*BOURDOIS Ghislayne*

*BRAHIC Mireille*

*BRUYÈRE Franck*

*BULOT Nicole*

*CAHOUR Michel*

*CAPERET-PERE Jean-Jacques*

*CASSEN Jo*

*CHADOURNE Jacques*

*CHASSAING Mélanie*

*DELBET Gérard*

*DUPUIS Michèle*

*ELOM NTOUZO'O Alain*

*ENRIQUEZ Allix*

*FRELAND Nicole*

*GUEREMY Simonne*  
*HERSAN Christian*  
*JAMBON Claude*  
*JAUMOT Fabienne*  
*JULIEN Danièle*  
*LACAILLE Chantal*  
*LACROIX Fabrice*  
*LANDRIN Marie-françoise*  
*LEROY-VILLENEUVE Gladys*  
*LOPEZ-BURETTE Marion*  
*MONIN Nicole*  
*MOULUN Anne-Gaëlle*  
*MUR Yves*  
*ORY Mélanie*  
*PANDOLFI Marcello*  
*PIOTTO Valérie*  
*POITOUT Laurence*  
*PORTAY Nicole*  
*RENAUD Yves*  
*RONZON Pascal*  
*SÉLIME*  
*TEISSIER-GODART Claire*  
*THEYS Alexandre*  
*VIELFAUT Guy*  
*WENTZO Marie-Noëlle*





## *Le mot de l'éditeur*

*D'aucuns vont être surpris, choqué, moqueur... quelques-uns vont apprécier une partie du tout...*

*Je reçois des centaines de textes poétiques tous les ans dans le cadre de mes concours et je suis toujours incapable de leur créer une hiérarchie.*

*Même certains que je considère comme ineptes ou mièvres, limite épouvantables, me laissent un arrière-plan de scrupule à leur rejet...*

*Bien sûr le passé nous a légué des vers célèbres mais il me semble difficile de balayer d'un revers des textes décalés par rapport à ce patrimoine.*

*En art pictural, depuis Léonard de Vinci, Le Titien, Brueghel... nous avons eu Picasso, Mirò, et tous les ismes possibles décriés à leur naissance.*

*Mieux, on célèbre l'art brut, l'art naïf, sans parler du Street Art...*

*Voilà pourquoi je pense qu'il est important, au-delà de son a priori, de donner une chance aux expressions poétiques de toutes obédiences. Même si quelques beaux esprits pensent qu'il y a maintenant pléthore de mots imprimés, je préfère pléthore à disette.*



*Calliope*  
*Petite Anthologie*  
*Poétique*

## *Cantique des Cantiques*

*O ma sœur, apprends-moi où retrouver mon maître  
Ne l'aurais-tu point vu passer sous ta fenêtre ?  
Sans lui, plus de repos, ni le jour ni la nuit.  
Il me le faut ma sœur, emmène-moi vers lui.*

*Dès l'heure pâle et fraîche et pure de l'aurore  
Je le cherche. Revient le soir; je cherche encore  
Rien ne me satisfait des autres biens offerts  
Rien n'est beau, ni charmant, sans lui, dans l'univers.*

*Mon Seigneur est ma soif et ma coupe de joie,  
Ma faim, mon désespoir, l'absence qui me broie;  
Je n'ai clarté que la beauté de son visage*

*Je n'ai bonheur que de marcher dans son sillage  
Penser à son regard me fait toute frémir.  
Oh l'inferral tourment que l'amoureux désir!*

*Marie Alet*

*Je suis marqué par toi*

*Je suis marqué par toi du sceau d'appartenance  
En mon âme, en ma chair; il demeure gravé  
Comme la plaie d'un feu sans cesse ravivé  
Et pourrait me guérir peut-être ta présence.*

*Je suis quête et appel, et de quelle violence!  
Sur les rives du temps j'ai tout interrogé:  
Les eaux, les champs, les monts, les oiseaux passagers.  
Ta voix restait perdue dans ce concert immense.*

*Dans le flot des humains toujours sur la partance  
J'ai cherché ton visage et ne l'ai point trouvé  
Et dans le bruit des pas qui battent le pavé  
Je n'ai pas de ton pas reconnu la cadence.*

*J'ai goûté des savants la profonde science  
Des sages m'ont guidé de conseils éprouvés  
Des penseurs m'ont nourri de discours relevés  
Mais rien n'a pu combler ma tragique indigence.*

*J'ai dérivé, nu, seul, au bord de la démence  
Car, jusques à l'espoir, tout me fut enlevé...  
N'est-il pas l'heure encor de te laisser trouver  
et de m'ouvrir tes bras à travers le silence ?*

*Marie Alet*

*Encre de Chine*

*Sur un pinceau géant  
De queues d'alezans,  
Je te balancerai  
Doucement  
De rouge, de noir  
À la limite de l'espoir  
Et de l'entaille  
Du jour couchant.*

*Alain Andrieu*

*À la croisée des chemins*

*Un premier jour  
De printemps  
À geler...  
Mon père  
Dans son costume  
De sapin clair  
Pour un voyage  
Sans recours.  
Ma mère  
Assise et grelottante  
Sur une chaise,  
Engoncée  
Dans son chagrin.*

*Alain Andrieu*

*À ma Muse*

*J'aimerais à ma Muse,  
quelques vers lui écrire,  
ensuite les lui lire  
pour qu'elle s'en amuse.*

*Ma chère cornemuse,  
ma flûte de satyre,  
que votre charme abuse,  
est toute à votre empire.*

*J'en emmêle mes rimes,  
cela vaut bien des crimes  
d'embrouiller un sonnet,*

*mais pour l'amour de l'art,  
je puis faire un écart  
sans crainte d'un soufflet.*

*Antoine Barat-Vassard*



### *Amateurisme poétique*

*Je suis dans ma fierté  
quelque peu affecté,  
c'est qu'il m'aurait bien plu  
d'être un jour reconnu.*

*Je sais que je ne vaux  
ni Allais ni Hugo,  
mes poèmes futiles  
ont des rimes faciles.*

*Maladroit que je suis  
je n'ai jamais suivi  
les règles du sonnet  
qu'imposa Du Bellay.*

*Croyez-moi mot pour mot  
je souffre mille maux,  
mes vers irréguliers  
me lèsent de bots pieds...*

*Mais « Zut ! » à la déveine,  
je ne suis pas en peine !  
Et qu'importe la Muse  
je m'amuse, je m'amuse !*

*Antoine Barat-Vassard*

## *Mélancolie*

*Au bout de ma route  
Il y a mon chagrin  
Dans l'envie du rien  
Embué de doutes.*

*Sous le soleil exquis  
Je pars et m'envole  
En pensées qui s'étiolent  
Les mauvaises sont évanouies.*

*Au bout du chemin  
Aussi chaotique soit-il  
Tant chimérique est-il  
Au-delà de ce qu'il devint.*

*Je suis repartie  
Voyageuse solitaire  
Mes poumons emplis d'air  
J'abandonne mes rêveries.*

*Sonia Baron*

*Mercredi soir*

*Je suis revenue te voir  
Terre lointaine au bord de l'eau  
Mon visage a changé dans le miroir  
Trente années ont fait grandir l'ado.*

*Clairac te voilà un peu transformée  
Mais j'ai retrouvé la plage  
Que de souvenirs ici m'ont marquée  
Avec mes rêveries d'enfant sage.*

*Le courant transporte une douce image  
Déjà autrefois dans mes pensées  
Chaque goutte distille un visage  
Le flot près du barrage s'est imposé.*

*Le soleil d'été brûle la peau  
On revit à la fraîcheur du soir  
Quand l'astre roi est très haut  
Il me reste l'espoir de te revoir.*

*Sonia Baron*

*Parfum d'enfance*

*Arum  
doux arum  
Toujours  
je t'ai connu  
Très tôt  
je t'admirais  
Tu cachais  
des hannetons d'or  
si beaux  
Ils étaient tes messagers  
J'aimais les regarder les taquiner  
avec mes petits doigts  
Je leur parlais  
avec émoi  
Par ta pureté  
tu me rappelles le cygne  
De cette blancheur  
tu en es fier  
Nos chemins se sont croisés  
dans un merveilleux jardin  
aux embruns de Méditerranée  
Ta sensualité se dessinait  
quand tu apparaissais  
J'aime nos liens invisibles  
magiques éphémères  
et éternels à la fois  
Arum!  
Doux arum  
Quel est l'arum de ta vie  
de ma vie  
de nos vies*

*Marjorie Bay*

*Arum*  
*doux arum...*



## *L'attelage de brume*

*Des gouttelettes d'eau en suspension dans l'air  
Prennent subitement l'apparence voilée  
De créatures étranges aux contours dilués  
Se mouvant dans une brume imaginaire.*

*Une charrette tirée par deux chevaux blancs,  
Surgit de la nuit, s'avance sur le chemin.  
Fouettés par un cocher sous l'emprise du vin  
Les équidés s'emballent et versent sur le flanc.*

*Leur maître, du dieu Bacchus fervent disciple,  
Visage émâché, majestueux en diable,  
Reprend en main son attelage improbable,  
Afin d'initier un irréel périple.*

*Vision évanescence et pleine de grandeur,  
Les beaux chevaux de brume prennent leur envol  
En oiseaux qui, soudain, se détachent du sol  
Pour des ténèbres atteindre les profondeurs...*

*Ruban fantastique chatoyant et soyeux,  
Guirlande d'écume finement ciselée,  
L'attelage poursuit son chemin inspiré  
Et s'engouffre en des espaces mystérieux.*

*Dans l'obscurité floconneuse et violacée,  
Parmi de claires poussières ondoyantes,  
Il entreprend alors, contre toute attente,  
Son infinie ascension vers la Voie lactée.*

*Jacqueline Bazalgues*

## *L'hydre du Causse*

*Héraclès vainquit  
Un fabuleux serpent d'eau  
En Argolide.*

*L'hydre de Lerne,  
Qui n'aimait point les  
hommes,  
La mort leur donnait.*

*Une hydre, au logis  
Du Causse, s'est infiltrée  
Au cœur des rochers.*

*Elle en fait des tas,  
Talute des éboulis.  
À nous dépierrer...*

*Pierraille du sol  
Aux crêtes des falaises.  
Gravier à pleins seaux.*

*Des murs en pierre  
Serpentent, solidaires,  
Tels un mur sans fin.*

*Serpent lithique,  
Qui fais pousser la pierre  
Où es-tu terré ?*

*Au fond d'une digue,  
Ou dans une caselle  
En un vert vallon ?*

*Sors de ton antre,  
Découvre un paysage  
Par toi modelé.*

*Jacqueline Bazalgues*

*Mdr (mot de rire)*

*Petite recette que voici, pour les bons mots à cuire  
Vous savez ces mots, qui ne sont pas doux  
Et qui sont durs à fuir; eh bien je vous propose de les...  
Écrire  
Avec des accents, des aigus, des graves,  
Des sirs qu'on fléchit, des points  
Des imbéciles de traits d'union  
(Qui veulent unir deux mots en les sépa-rant)  
Quatre ou cinq « t », huit ou dix « s »  
Des consonnes mal sonnantes,  
des voyelles qui ne volent plus  
Des lettres capitales (dans les fesses),  
des minuscules (dans le nombril)  
Puis si le petit poids de ces gros mots  
Ne freine en rien  
Les poids lourds de vos maux  
Eh bien...  
Recommencez !*

*Denis Berthet*



## *La clairière de Dionysos*

*Enivrons-nous charmante épouse  
(ton mâle somnole dans les fougères)  
embouchons ce tourbillon rose  
qui gire dans mon flacon  
complexe, nerveux, ventru  
je te le dis cet amour est un cru  
si en bas toujours les tonneaux se  
vident*

*ici, toujours le flacon s'emplit  
c'est une affaire d'harmonie*

*buvons ma tendre amante  
ne te fais pas prier*

*buvons pour les cœurs qui mentent  
étouffés de pitié*

*buvons pour la vénéneuse mante  
qui dévore sa moitié*

*buvons pour les cœurs à la menthe  
qui sèchent sous l'amitié*

*et buvons pour que sous ta mante  
je gagne de beaux lauriers*

*dans ces tanins profonds  
(c'est notre soif qui a soif)  
et comme toujours le floral élixir  
qui me fait perdre les pétales  
te dénude aux quatre saisons  
j'en retiens une chatoyante  
la peuple de pensées gourmandes et...  
suis-moi maintenant  
il est temps d'anéantir le temps*

*Denis Berthet*

*Notre Vieil Arbre, ou Notre vieux Bot<sup>1</sup>.*

*Tes blessures cachées par la mousse et le lierre  
Tu es debout face au pignon  
Toi, l'arbre centenaire  
Qui nous donna ton nom.*

*Tu brandis ton vieux bras  
D'où nos rameaux s'échappent  
Et leurs boutons éclatent  
Au printemps de la vie*

*C'est toi qui nous conduis  
Tel un mât de misaine  
Dans la brise d'amour  
Louragan de la peine.*

*Le jour où tu t'effondres  
Sous l'écume, dans la nuit  
Tu nous plantes debout  
Face à notre monde.*

*C'est à cet instant-là  
Que forts de ton amour  
Nous mettons tour à tour  
Les voiles du grand mât  
Vers le port de nos vies.*

---

<sup>1</sup> (Bot en breton = branche)

## *Le plat à barbe de Quimperlé*

*J'ai découvert dans le grenier  
Un vrai plat de Barbier  
Vous savez, un de ces plats  
De faïence craquelée  
Vestige de Quimperlé  
Au décor pâli, aux bords arrondis  
Capable d'épouser, grâce à son encoche  
Glissée sous le menton  
La courbe de votre gorge.  
Ainsi positionné  
Il peut collectionner  
Sans risque de tâcher  
Les poils et la mousse  
D'un geste assuré.  
Mais savez-vous qu'il cache  
Dans les veines grisâtres  
Qui sillonnent ses flans  
Des histoires d'antan:  
« Avez-vous vu la Loquirée  
Qui folâtrait avec ce blanc-bec de Kerganec  
Et la cousine Emmanuelle  
Qui a mis bas une petite Gwenaelle ! »  
Ainsi tous les potins de Quimperlé  
Furent-ils fauchés et collectés  
par le rasoir du père Barbier.*

*Marie-José Bot-Escluse*

## *Empreintes*

*Ballotté par les marées,  
Telle une baleine échouée,  
Il est posé sur le flanc,  
Battu par les vents cinglants.*

*Le voilà pauvre squelette,  
Agressé par les tempêtes,  
Les caprices de la mer  
Et ses puissantes colères.*

*Aujourd'hui, son grand torse  
Ne trouve guère la force  
De lutter contre éléments  
Et regards indifférents.*

*Hier, vaillant destrier;  
Il provoquait la fierté  
De l'équipage à son bord,  
Quand les vagues cognaient fort,*

*Et, qu'au péril de leur vie,  
Tous les marins aguerris,  
Très alertes sur le pont,  
Pêchaient alors à foison.*

*Il reste de cette époque,  
Sous une bien frêle coque,  
Les souvenirs magnifiques  
D'un beau vieillard héroïque,*



*Qu'un poète photographe  
Honora d'une épitaphe,  
Composé de mots sages,  
Voulant lui rendre hommage.*

*Lui, s'était intéressé  
À cette tout autre beauté;  
L'âme d'un passé glorieux,  
Dans un corps devenu vieux.*



*Catherine Boujard*



### *L'Océan*

*L'océan vient dormir au creux d'une alvéole  
Auprès du pont-levis drapé d'un bel éclat  
Il jaillit, égaillé, nous offrant ses ébats  
Son souffle se retient en contrebas du môle,*

*Amuse les galets valsant au son d'Éole,  
Ils sont blanchis, roulés, s'en vont, ou restent là.  
Le vent capricieux joue un air de gala,  
Les tourne, les enlace et crée la farandole.*

*Le flot projette en bleu son ressac tapageur.  
Ce lieu rafraîchissant est un brin voltigeur  
L'océan insensé de ce jour féérique.*

*Fait jaillir une vague, ose un grand arrosoir  
Ce grain hasardeux laisse... un instant chimé-  
rique!  
Imbibé, tu souris... Doux le zéphyr du soir.*

*Ginette Bouju*



### *Soir d'été*

*Le chemin blanc pierreux courait vers la falaise  
S'étirait en lacet sous un bleu de clarté,  
La vigne inspirait l'air tout succulent de fraise  
Et les ceps soupiraient ! Enchanteur soir d'été*

*Le ciel était bonheur, sous la douceur câline  
Embaumait l'or du foin dans sa suavité,  
Arôme à ce point pur chante l'eau cristalline  
Azur d'un bleu profond vers son immensité.*

*Blotti, le ver luisant allumait sa lanterne  
Sous les vapeurs lilas pliait son justaucorps  
Sur son pied retroussé valsait un flirt interne  
De tendresse infinie allongeait son vieux corps*

*Près des rochers la mer berçait la blanche écume  
Sous mes pas empressés s'élançant vers l'effort;  
Je cueillais le silence accroché sous la brume  
Ce sentier capiteux donnait du réconfort.*

*Cocon de bras fondants, c'était un soir de miel.*

*Ginette Bouju*

## *Les voyages*

*Moi qui n'ai jamais voulu voyager,  
Je me surprends parfois à y songer,  
Il me vient comme des envies d'ailleurs,  
D'appareiller pour l'île du bonheur.*

*J'hésite entre l'avion ou le bateau,  
Survoler la terre ou glisser sur l'eau,  
Le choix est vaste sur la mappemonde  
Il ne peut se faire en quelques secondes.*

*Tandis que mes mains glissent sur la sphère,  
Je parcours les océans et les mers,  
Régulant la barre de mon gouvernail,  
Sur le cap des barrières de corail.*

*Mes yeux s'accrochent au récif corallien,  
Agrémenté du doux chant des dauphins,  
Puis je rejoins un vol de goélands,  
Pour m'envoler vers d'autres continents.*

*Puis me voilà de nouveau indécise  
Hésitant entre équateur et banquise  
Voir la célèbre vierge de Quito  
Ou partir au pays des esquimaux.*

*Découvrir New York, Kyoto, Sydney  
Et pousser jusqu'à Lhassa au Tibet,  
Visiter Istanbul et Singapour  
Faire à l'infini mille et un détours.*





*Rentrer par un circuit en Italie  
Tout en rêvant de la Patagonie  
Repartir en croisière sur le Nil  
Puis aussitôt refiler sur Manille.*

*Soudain des frontières enserrent mon cœur,  
Je n'ai pas l'âme d'un globe – trotter,  
Je préfère la magie des voyages,  
Juste avec la tête dans les nuages.*

*Ghislayne Bourdois*

## *Cœur d'artichaut*

*Il pose ses yeux sur la femme.  
Elle répond à son regard.*

*L'expert qu'il est, peint une flamme  
Dans ses prunelles de jaguar,  
Séduisant sa proie ingénue  
Qui se sent belle et désirable.  
Il dit que de l'avoir connue  
Le rend un peu moins lamentable.*

*Et le pire c'est qu'il le pense!  
Il aime enfin une madone,  
Et prend pour un amour immense  
Ce que lui dictent ses hormones.*

*Quant à la femme, elle est conquise.  
Jamais elle n'a entendu  
De confiance tant exquise.  
C'est l'alter ego attendu  
Depuis sa plus tendre jeunesse:  
Sa destinée deviendra sienne.*

*Dix jours se passent dans l'ivresse;  
C'est l'amour fou quatre semaines  
Puis elle reste sans nouvelles...*

*Car il a rencontré la femme,  
La divine, l'exceptionnelle,  
Celle qui a trouvé son âme  
Derrière le rempart épais  
Où il l'a lui-même cachée;  
Celle qu'il aime à tout jamais...*

*Et qu'il va très vite oublier.*

*Mireille Brahic*

## *Souvenirs*

*Ils sourdent du passé, s'imposent à mes sens :  
Mes narines, ma bouche et ma peau se souviennent  
Défluves, de saveurs, de douces jouissances...  
Quand de mon jugement l'essence cartésienne  
Volète aux quatre vents pour germer autre part  
Mes souvenirs sont là, impalpables et fous.  
Je les sens dans mon corps, ces soubresauts épars :  
Ils déchirent, ils apaisent, ils font mal, ils sont doux.*

*Souvenirs,*

*Chuchotements desprits frétilant d'allégresse,  
Friandises sucrées aux saveurs de printemps,  
Parfums voluptueux pronostiquant l'ivresse  
De moments amoureux qui retiennent le temps.  
Mélodie éthérée, envoûtante musique  
Qui caresse l'ouïe autant que la psyché,  
Dont l'effet sédatif et palingénésique  
Invite dans un monde où plus rien n'est péché.*

*Souvenirs,*

*Arrière-goût âcre de nuits de détresse  
Brassées dans des draps rêches, au désespoir profond,  
Témoins involontaires des plus vaines promesses.  
Remugles délétères s'élevant de bas-fonds  
Où pourrissent les ombres d'une histoire jaunie  
De démons gigotant dans leur enfer torride.  
Notes désaccordées, vaste cacophonie,  
Stigmates empourprés, cicatrices putrides...*

*Souvenirs...*

*Mireille Brahic*

*Conte d'automne*

*Ni beau  
Ni laid*

*Posé sur un buffet*

*Il n'est  
Qu'un objet  
Sans attrait*

*Dépourvu de cachet*

*Aucune paire d'yeux  
Ne s'y est attardée  
Même si deux ou trois  
S'y sont déjà posées*

*En son for intérieur  
Il n'est pas vraiment gai...*

*Si personne ne m'aime  
Alors je vais pleurer  
Dit l'objet dépité*

*Puis il fut relégué  
Tout au fond d'un grenier*

*Les années ont passé...*

*La poussière  
Au fil du temps  
S'y est  
Accumulée*



*Lorsqu'une artiste  
Un jour  
Dans l'ombre, la trouvée*

*Quel bel objet!  
S'écria-t-elle  
Enjouée*

*Mais sa joie fut de courte durée  
L'objet quitta ce monde  
Il était trop usé*

*Alors  
Pour ne point l'oublier  
Elle se mit à dessiner  
Puis à peindre l'objet  
Sur une toile de lin  
Blanc cassé*

*Après quelques semaines  
L'œuvre fut enfin achevée  
Elle put l'exposer*

*Les visiteurs affluèrent  
Attirés par sa lumière*

*L'objet, c'est une étoile  
Qui brille, à jamais, en cette toile*

*Une belle âme l'avait ressuscitée...*

*Voilà...*

*Ce conte est dédié à tous ces artistes qui magnifient les paysages, transcendent les personnages, font parler les objets.*

*Les artistes sont ceux par qui les étoiles continueront de briller.*

*Franck Bruyère*

## *Le secret*

*Lentement il grignote, tel un poison mortel,  
La conscience de celui qui se tait.  
Dans sa mémoire obscure, avec soin verrouillée,  
Il creuse des galeries et cherche à s'échapper.*

*Quand la nuit est venue, il se glisse dans les rêves,  
Perturbant le sommeil de celui qui se tait.  
Le matin, au réveil, il laisse le goût amer  
D'une nuit de cauchemars, aussi noire que l'enfer.*

*Quelques heures de répit, le voilà de retour,  
Obsédant les pensées de celui qui se tait.  
Il se fait insidieux, créant parfois le doute,  
Pour mieux réapparaître au premier détour.*

*Mais un jour, explosant telle une poudrière,  
Libéré de ses liens, il entre dans la lumière.  
Sans retenue, il parle à tort et à travers,  
Libérant pour toujours celui qui se taisait.*

*Nicole Bulot*

## *Le Prédateur*

*Embusqué ou à découvert, il guette sa proie.  
Tapi dans l'ombre, il observe silencieusement  
Cet autre si vulnérable qui avance lentement.  
Pour le séduire, tout son savoir-faire, il déploie.*

*Son regard va et vient; silencieux et prudent,  
Il se tient à l'affût, caché sur le chemin  
Quelle empreinte chaque jour pour aller au jardin.  
Ses habitudes, il les connaît parfaitement.*

*Tout à coup, il s'approche de sa victime désarmée.  
Pour anéantir tout désir de résistance,  
Le regard froid, il la fixe avec insistance,  
Avant de la saisir dans ses griffes acérées.*

*Déjà la victime est terrifiée par la peur,  
Dominée par ce monstre, elle est sans défense,  
Elle voudrait résister et hurler sa souffrance,  
Pourtant elle reste muette, paralysée de terreur.*

*Froid et insensible, lui joue avec sa victime,  
Le cri de sa souffrance le laisse indifférent.  
C'est un prédateur, il n'a aucun sentiment,  
Il fait souffrir sa proie, nul remords ne l'anime.*

*Alors si vous échappez à cet assassin,  
Fuyez sur-le-champ sans jamais vous retourner,  
Aller vers la lumière, crier et alerter  
Les autres pour les éloigner d'un funeste destin*

*Nicole Bulot*

### *Balade nocturne*

*La nuit s'est abattue sur la ville endormie.  
Ils vont de par les rues le long des quais sans fin,  
ils ont oublié l'heure, appuyés l'un à l'autre  
et le corps qu'ils effleurent a le goût d'un baiser.  
La nuit les rend si beaux qu'ils s'imaginent aimer.  
La ville se déplie comme une fleur immense  
qui s'ouvre lentement au soleil de l'hiver.  
Les passants sont partis pour les laisser s'aimer  
comme on quitte la chambre où dort un couple nu.  
Parfois sur un trottoir, déchirant le silence,  
un vieux chat tout pelé renverse une poubelle.  
Ils se parlent tout bas, se murmurent qu'ils s'aiment,  
que la lune est jolie, qu'on pourrait s'embrasser.  
Ils se font un poème avec des mots d'amour,  
ils ont des désirs fous comme des coups de vent  
qui les secouent si fort que leurs corps s'enchevêtrent.  
Ils ont des pensées douces comme des clairs de lune  
et des corps affamés qui se cherchent dans l'ombre.  
Ils ne voient pas qu'il pleut, que la ville s'est tue,  
que la nuit est tombée et qu'ils se sont perdus.  
Fatigués de marcher ils s'assoient sur un banc,  
toute tremblante d'amour comme un oiseau frileux  
elle pose sa tête au creux de son épaule.  
– Il est tard maintenant. Si l'on rentrait dormir ?*

*Michel Cahour*



## *Quand on a aimé*

*Quand on a aimé  
si fort qu'on ne pouvait rien aimer d'autre,  
que le vent, le silence, la mer et les oiseaux,  
que tous les paysages,  
que tous les coquillages,  
que tout nous parlait d'elle,  
quand on a aimé si fort  
et qu'il faut se déprendre,  
c'est un morceau de soi qu'il nous faut arracher,  
démêler l'écheveau  
de nos cœurs emmêlés,  
détacher un à un  
ces mille liens qui nous unissent  
dans la douleur profonde  
d'un corps que l'on écorche,  
essayer de reprendre  
ce coin de cœur qu'elle avait pris,  
alors le vent, le silence, la mer et les oiseaux  
ne parleront plus d'elle  
et nous resterons seuls  
dans le lit déserté de la mer infinie.*

*Michel Cahour*

## *Je suis le Froid*

*J'ai tout figé ce matin, c'est caprice coquin. Quinze degrés minus chez Celsius, pas plus. J'ai tout fixé de givre. J'avoue et je m'enivre de mes malins pouvoirs... Je suis le Froid.*

*Tu frissonnes, gros dos, et attends que je passe ?*

*Je prends l'espace, change eau en glace, observe promeneurs, cet homme avec son chien, l'un qui promène l'autre. En trotinant ils s'empanachent d'haleines aux millions de cristaux irisés comme arc-en-ciel d'un instant. Géant. Cet arc fugace, tel drapeau gay, pour mériter regards ne doit durer car le Beau se veut rare... C'est classe!*

*Je suis le Froid. Croûte de neige immaculée croustille d'aise sous la foulée des deux complices. Flaques d'eau gelée glissent. Dans le vallon, les fumées des maisons montent droit, verticales, jusqu'en-haut, fières et loin... Comme pour dire:*

*– Frisquet mais tout va bien!*

*Je suis le Froid. Vif et malin, je glace, l'air de rien... Ça m'plait bien!*

*En sous-bois, résonne la foulée du coureur sur l'épaisseur givrée de feuilles mortes craquant comme croustade sous le fil du couteau.*

*Je suis le Froid. J'aide l'hiver. Je suis artiste, musicien, comédien, peintre ou un de ses pinceaux, candide jamais triste.*

*Je suis le Froid... Ou bien, tiens, son joaillier car, à la réflexion, j'ai assez de passion, de patience et d'audace pour travailler le vent et buriner la glace...*

*Pour tailler, ciseler cascades en stalactites nacrées, résurgences en élégantes rieuses, tant de pierres précieuses, plaques d'ardoise noire, rochers en chapelet, minérales pieuses, silencieuses pleureuses... Des pierres grises, froides, figées ou bien prostrées... Trop fières ou en prière. Mais il faut m'arrêter car je touche au sacré.*

*Je suis le Froid. Je suis chez moi, le roi.*

*- Et toi ?*

*Jean-Jacques Caperet-Pere*

## *Canine intuition*

*Matin triste et austère,  
Ciel gris touchait la terre.  
Petite pluie est arrivée.  
D'instinct, je fus inquiet.  
Soleil caché... Serre mon cœur:  
Puis facteur est passé.  
Ma très peu caressé.  
Mauvais courrier.  
Mes maîtres contrariés.  
Soleil caché... Serre mon cœur:  
Et j'ai voulu savoir:  
Il s'est mis à pleuvoir  
Dans les yeux de maîtresse.  
Maître eût grande tristesse.  
Soleil caché... Serre mon cœur:  
D'un geste machinal,  
D'ordinaire banal,  
Mon maître me caresse.  
C'est détresse et tendresse...  
Soleil caché... Serre mon cœur:  
Je sens le désarroi  
La douleur et le froid.  
Mais je veux partager,  
Je suis assez âgé!  
Soleil caché... Serre mon cœur:  
Avec des mots à lui,  
De l'émotion enfouie,  
Il me dit qu'un ami  
Est parti...  
Au paradis.  
Soleil fâché... Serre très fort mon cœur.*

*Jean-Jacques Caperet-Pere*

*Si je n'avais pas d'yeux...*

*Je voudrais l'harmonie, un utopique espoir,  
Démonter la raison, effacer la mémoire,  
Revenir à zéro, réenchanter l'histoire,  
Proposer l'avenir sans recours au guipoir.*

*Je voudrais repenser une terre sans l'homme,  
Donner à ce qui vit d'authentiques beautés  
Sans la pollution des fausses royautés;  
La pluie et le soleil pour unique idiome.*

*Je voudrais ordonner l'arrêt de procréer,  
Placer en vérité, le plaisir de l'utile,  
Effacer le mesquin de tout besoin futile;  
Se nourrir simplement, s'habiller, recréer.*

*Je voudrais enlever l'obscur en chaque tête,  
Dénoncer le crétin devenu le marché,  
Le niais trop gogo chaque jour démarché,  
Éradiquer les cons, juste pour voir l'esthète.*

*Je voudrais tant ôter le prédateur, sa proie,  
La plus cynique loi, dominant-dominé,  
L'assisté de plein droit au dit contaminé;  
Artifices menteurs pour fixer la lamproie.*

*Je voudrais au cachot le pédant, le pompeux,  
Le messenger menteur d'une doctrine vide,  
L'inassouvi mentor de haute gloire avide,  
Il enfume le clan d'un propos sirupeux.*



*Je voudrais ériger comme avant les lumières,  
(Mais le siècle est honni) Bûcher ou pilori,  
Le pal ou l'échafaud, pour voir le coloris  
De la badauderie esbaudie aux premières.*

*Je voudrais, je le sais, mon rêve est odieux,  
Changer le monde un peu, pour un goût d'aventure,  
Pour une envie, un mieux, stopper déconfiture,  
Je voudrais, je le sais... si je n'avais pas d'yeux.*

### *Il se prenait pour Antigone*

*Le chenapan fripon jouait au polisson,  
Un goût pour l'interdit ou pour la découverte,  
Une porte fermée aussitôt entrouverte,  
L'attrait de l'inconnu qui donne le frisson.*

*Le rebelle toujours rejette l'unisson,  
L'herbe de son voisin que lon prétend plus verte,  
La révélation d'un voile recouverte,  
La pudeur démasquée à l'abri d'un buisson.*

*Sans chercher il festoie au banquet de gorgone,  
S'initie à cent jeux, se prend pour Antigone  
Et se réveille seul, épuisé par l'effort.*

*Sous le regard narquois, il devine harpie,  
La blessure et le sang, il quête le renfort,  
Pour l'ultime duel qui le laisse charpie.*

*Jo Cassen*

## *Jardinage*

*J'ai pris un mot,  
Le plus beau que j'ai pu trouver,  
Je l'ai taillé à deux syllabes,  
Je l'ai trempé dans du soleil,  
(Les mots ont besoin de soleil)  
Puis dans un soupçon de rosée  
Recueillie à l'aube  
Sur un cœur de rose.  
(Cela sent bon, un cœur de rose)  
Je l'ai gonflé d'une petite brise  
Et d'un chant de cigale.  
J'ai roulé le tout dans un cristal  
De roche, l'ai replongé dans du soleil,  
(Deux précautions valent mieux qu'une)  
Enfin j'ai fait un trou,  
Dans le jardin, près de la haie,  
À côté de la vigne vierge et des jasmins,  
J'ai mis le mot dedans,  
J'ai rebouché le trou sans trop tasser,  
Et maintenant  
Attendons le printemps.  
On ne sait jamais...*

*Jacques Chadourne*

## *Les chevaux de la mer*

*Aux collines du Nord je sais des pays verts  
Où les chevaux pesants descendent vers la mer  
Quand le soleil y tombe, ils mêlent à l'écume  
De leurs souffles ardents des panaches de brume.*

*Leur crinière s'agite et l'on entend souvent  
Monter comme un sanglot leur plainte dans le vent.  
Tranquilles, fiers et droits, pareils à des statues,  
Ils regardent la mer et la terre et la nue.*

*Ils restent là longtemps, pensifs et loin de nous,  
Indifférents aux flots qui mouillent leurs genoux,  
Jusqu'à l'heure où les nuits les couvrent de leurs voiles  
Et jettent sur leurs yeux la pâleur des étoiles.*

*Alors plus fatigués qu'après de longs galops,  
Lentement, lentement, ils abandonnent l'eau  
Et, gravissant les monts où les fermes s'endorment,  
Ils glissent dans le soir où se fondent leurs formes.*

*Quel rêve les habite ? Ou bien quel souvenir ?  
Où vont les chevaux lents que l'on entend hennir ?  
Aux herbages marins des divines patries  
Songeraient-ils encore au fond de nos prairies ?*

*Jacques Chadourne*

## *La mort du faon*

*Il est mort sans un cri le dernier faon peureux.  
Les bois s'étendent nus où passèrent les biches  
Palpitantes d'amour et de désir fiévreux.  
Le soir dore la plaine où s'étendent les friches.*

*Où sont les galops fous qui donnaient le frisson,  
Les parfums des prés verts et les grandes ribaudes,  
Les refuges douillets dans l'ombre des buissons,  
Les froids matins nacrés par les haleines chaudes ?*

*Le bois s'est tu blessé dans son dernier amour,  
La clarté se retire et le ciel est immense,  
On dirait que la nuit mêle au même silence  
Le faon, la feuille morte et la chute du jour.*

*Jacques Chadourne*



## *Testament*

*Je suis la viole des rumeurs et les voix jusqu'à moi s'emplissent de lumières. Portez dans vos plateaux le parfum des cuisines et l'antique habitude au murmure d'enfant. Bras tendus vers mon jour comme les fleurs dans les prairies, femmes debout près de ma couche vous chantez le retour des pactes oubliés.*

*Soleils abstraits comme un rire d'aveugle, fenêtres soulagées des rideaux de la nuit, comme il est doux le ruisseau de la soie. Passent les crinolines dans les bosquets des songes et le frôlement bleu de ton ombre furtive. L'eau coule quelque part et s'en va vers la mer. La mémoire sème sur la rive du fleuve où se baignaient jadis les nymphes en riant.*

*Les cavaliers viendront avec un chant de guerre. Ils ont planté leurs lances au seuil de ma maison. On dira sous mon toit l'implacable exigence des amours prisonniers comme les oiseaux jaunes et l'on m'arrachera mes entrailles vivantes. Les aigles porteront plus loin le bruit du cœur. J'entends, j'entends que l'on prépare les tenailles et qu'on dresse les bois pour crucifier mon nom.*

*Qu'on sorte mon manteau de sa coque sylvestre et mon vieux feutre gris bosselé par les vents, mes souliers de cuir lourd qui savaient l'intention de mes pas innocents, ma pipe de bruyère qu'habitèrent les bises, ma flûte de bois rouge et ma table de chêne. Qu'on sorte aussi mon testament.*

*Qu'on allume des feux sur les monts de l'hiver, qu'on y jette les choses emplies de ma présence. Que s'élèvent des fleurs en vos doigts entrouverts. Ne laissez pas le temps souiller même l'absence.*

*Jacques Chadourne*

## *Je voudrais me coucher tard*

*Il fait tellement beau, le soleil dans le ciel est encore haut.  
Nous deux, seuls au monde, enlacés dans une éternelle ronde.  
Ce n'est que le matin, l'avenir nous semble lointain.  
Mes lèvres à tes oreilles chuchotent, doucement ces quelques notes :  
« Je voudrais me coucher tard. »*

*Il est déjà midi, le temps passe, sans que l'un de l'autre ne se lasse.  
Nous avançons main dans la main, en poursuivant notre chemin.  
Savourant notre bonheur, bercés par laastre de chaleur.  
Quand soudain d'un ton paisible, je te dis d'une voix audible :  
« Je voudrais me coucher tard. »*

*L'astre bienveillant continue sa descente  
et de plus en plus cette pensée me hante.  
Alors la panique de moi s'empare et sans pouvoir crier gare,  
alors que tous mes sens s'affolent, je te saisis par les épaules.  
Me mettant à hurler, comme si ça pouvait nous épargner :  
« Je voudrais me coucher tard. »*

*Cette phrase encore une fois t'étonne.  
Ton regard effaré me questionne.  
Dans un vif élan,  
Je me jette dans le néant.  
Mon amour, il faut que tu saches,  
que le temps passe quoiqu'on y fasse.  
C'est pour moi un plaisir de vieillir.  
Mais j'ai tellement peur d'avant toi partir.  
Que tu finisses par m'oublier,  
ou par une autre me remplacer.  
Il ne faut pas que tout s'arrête,  
avant même que j'y sois prête.  
On ne peut pas tout sacrifier,  
lorsque ça a si bien débuté.*



*Que jusqu'à la fin nos vies se déroulent,  
et non pas que d'un coup, d'un seul tout s'écroule.  
Si celle que l'on appelle la faucheuse,  
pouvait se montrer généreuse.  
Quelle laisse la journée se dérouler,  
et la nuit au jour se succéder.  
Ce n'est pas d'être dans cet ailleurs,  
qui me fait tellement peur.  
Mais quel que soit l'endroit,  
c'est d'y être sans toi.  
Si dans la vie chacun a son but,  
c'est de rester à tes côtés que sera ma lutte.  
Car je ne puis accepter,  
d'être de ton âme séparée.  
Je voudrais avoir l'espoir,  
qu'on me laisse venir le soir.*

*Alors étendus côte à côte, cœur contre cœur,  
unis à jamais par nos âmes sœurs,  
tous deux fatigués, mais heureux,  
de dormir, nous attendrons encore un peu.*

*C'est dans ce splendide décor, que tu comprendras alors...  
Pourquoi je voulais me coucher tard.*

*Mélanie Chassaing*

## *Défense de s'taire*

*Au coin d'la rue Etienne-Marcel  
Ou p'têt' de la rue Parmentier  
L'est un café plein d'étincelles  
De coups d'éclat à la criée*

*Défense de s'taire en devanture  
Poème cul sec et vers brisés  
À ta santé littérature  
Défense de s'taire, c'est un café*

*On a l'rondeau, la villanelle  
Octosyllabe entre les dents  
Qu'on sert le soir aux demoiselles  
Qui r'viennent nous voir sans leurs amants*

*On tonitruue alors, on prie  
On s'agenouille devant la dame  
La bouche éclaboussée d'un cri  
En plein milieu du macadam*

*On saigne la rime sans crier gare  
On a l'surin à l'hémistiche  
Faut qu'ça nous parle sinon c'est marre  
L'alexandrin, qu'est-ce qu'on s'en fiche*

*Ici ta chaise c'est ta patrie  
Et le comptoir ton bastingage  
Embarquement libre et gratuit  
Aucun papier aucun bagage*

*Juste tes mots du fond de toi  
Ouais t'as bien lu: Défense de s'taire  
Lève-toi et marche, donne de la voix  
Tous le réclament: Apollinaire*



*Cendrars, Desnos, Bruant, Verlaine  
Rimbaud pour sûr, Maiakowski  
Y'a toute la bande, on a d'la veine  
Villon, Rut'beuf et les amis*

*Les frères humains qu'on a paumés  
Tous ceux qui traînent au crépuscule  
Jehan Rictus, Gaston Couté  
Les rimes-ailleurs sans matricule*

*On clame à cru et sans filet  
Lautréamont ou de Nerval  
Et d'temps en temps Bernard Dimey  
Ramène sa fraise sinon ça râle*

*Hey, dégaine ta strophe, mec, aboule  
Donne-moi les mots, le dit, la chose  
Tout ce qu'il y'a au fond de la soul  
J'veux ma p'tit' mort, je veux ma dose*

*Mais où il est c'bistrot, sans dèc'  
Ce débit d'mots au bout du soir  
Oh, juste un havre, une île, avec  
Un dernier vers sur le comptoir*

*Au coin d'la rue Etienne-Marcel  
Ou p'tèt' de la rue Parmentier  
Un coup d'éclat, une étincelle  
Défense de s'taire, c'est un café*

*Gérard Delbet*

*Ils sont beaux...*

*Ils sont beaux,  
adieu le handicap, au cœur de l'action  
il ne reste que le plaisir de faire ensemble,  
de réussir une activité.*

*Ils chantent, ils dansent,  
ils vivent en chœur  
au rythme d'un furtif bonheur,  
éphémère, pris sur l'instant,  
mais éternel puisque mis sur le Net!*

*Ils sont beaux...*

*Le temps d'un petit bonheur,  
oublié ce maudit fauteuil,  
je fais de la Boccia, de la Sarbacane,  
je chante à la chorale, je fais du théâtre,  
je construis une magnifique maquette,  
j'écris des livres, je navigue sur le Net,  
je dessine, je peins, je fais de la mosaïque  
je fais de l'informatique...*

*Je suis de toutes les dynamiques,  
qui ose me traiter d'handicapé  
moi qui, avec toutes mes activités,  
n'ai pas une minute pour m'ennuyer...*

*Il m'est déjà assez dur de toujours lutter  
contre ce corps qui me trahit...  
Alors, « bien-portants » ne m'éloignez pas de votre vie,  
Et comme René Descartes, je vous dis :  
je suis comme vous : « Je pense donc je suis ! »*

*Michèle Dupuis*

*Mais qu'est-ce que la Vie ? Moi, je suis la Vie !*

*Je ne peux pas me servir de mes mains  
Mais je Vis !*

*J'ai du mal à m'exprimer  
Mais j'ai beaucoup de choses à dire  
Car je Vis !*

*Je ne vois pas, mais j'entends, je comprends,  
Et je veux participer car je peux parler  
Et je Vis !*

*Je n'ai jamais pu marcher, mais j'adore danser  
Même si c'est en fauteuil roulant  
Car je Vis !*

*Je suis un Sportif dans l'âme  
Même si mes muscles me sont inconnus  
Car je Vis !*

*Mais qu'est-ce que la Vie ? Moi je suis la Vie !*

*Michèle Dupuis*

## *Présence (Rétrospective)*

*Depuis mon premier cri, à mon dernier soupir, j'ai pu participer au  
concerto mondial,  
Poursuivant l'harmonie qui protège la vie, en accord avec lui.  
Du premier babillage, à mes derniers propos, j'ai recherché les termes  
pouvant le définir.  
Écoutant tous les mots, souhaitant dans les voix, son existence, ouïr.  
De ma première comptine, à mon couplet final, simples onomatopées  
devenues symphonies,  
J'ai chanté la musique qui vers lui m'attirait, et de ma tête ôtait les  
pensées assassines.  
De ces yeux que j'ouvris, à mon dernier regard, je l'ai guetté partout où  
la vision se pose.  
Croyant dans les prunelles trouver son assurance, saisir sa différence  
que la quiétude impose.  
De ma première tétée, à l'ultime baiser, j'ai présumé happer dans ma  
bouche affamée,  
Son goût, sa persistance.  
Des senteurs d'une mère, à celles d'une compagne, J'ai humé les  
fragrances évoquant sa constance.  
Du linge immaculé, à mon tout blanc linceul, j'ai œuvré à soigner  
mon aspect extérieur,  
Afin qu'il le confonde à mon être intérieur.  
Des fugues à quatre pattes, à mes derniers voyages, en prenant mes  
distances, j'ai voulu l'exciter.  
Mon premier corbillard sera bien le dernier.  
De ma première pucelle, née de la dernière pluie,  
À ma dernière putain, désespéré recours, sans passé ni futur, cherchant  
des arguments  
Pour voiler sa détresse et justifier mes gestes, en osant l'affronter je l'ai  
exacerbé.  
Ma première écorchure, et ma dernière souffrance, j'ai dû compter sur  
lui pour calmer ma douleur.  
Mais surtout par ailleurs, endiguer mes frayeurs, mes terreurs  
enfantines, ou ma peur de vieillir.*





*De mon premier sanglot, à ma dernière grimace, fessée inaugurale,  
bagarre inévitable,  
J'ai cru par la violence, lui donner la réplique.  
Des entrailles de maman aux barreaux du berceau, à ceux de mes  
prisons, de la crèche au bureau,  
Puis au pénitencier, à ce recoin sous terre, mon mausolée en bois, dans  
ma dernière demeure,  
Il m'a montré l'espace que j'ai pu envahir.  
De ma première passion, à ma dernière raison, du baptême solennel,  
à mon extrême-onction,  
Pour mon premier verset, terminale oraison, j'ai trahi sa parole mais  
sais me repentir.  
Enfin, la rédemption. Elle a guidé mon âme qui voulait s'égarer, jusqu'à  
ma dernière heure.  
Vigueurs de ma jeunesse, faiblesses de mon déclin, depuis ma varicelle  
à ces cœurs qui me lâchent.  
D'abord des vitamines, ma première limonade, puis mes  
tranquillisants, produits pharmaceutiques  
Ou alcools enivrants. Grillés, mon premier joint, ma dernière cigarette.  
Ignorance initiale,  
Apogée du savoir; qui arrive bien tard, à la fin des désirs, au bout de  
mon destin, tirant ma révérence.  
Aux enfers si je mens, ci-gît mon testament.  
Ma première impression, mes dernières décisions, une première  
exigence, des dernières volontés,  
Amalgame de mes dons, de mes malédictions, voici ma délivrance:  
J'ai traversé une vie, et j'en ai croisé d'autres. Tout cela je l'ai fait, en  
purchassant l'amour.  
L'amour est parfois là, fait mal ou fait du bien, mais n'est jamais  
certain.  
Car s'il le devenait, il ne serait plus rien.  
L'amour, c'est une contrainte, un fiasco, un chagrin, un sanglot, un  
cachot.  
Mais aussi un destin, une doctrine, un écrin, sentiment ou pulsion,  
croyance ou religion.  
Un rempart contre tout, un obstacle vers rien.*



*C'est encore un bonheur, un mirage, une tendresse, une aubaine, une  
faveur,  
Un refrain, un parfum qui s'épand disparaît et puis revient sans cesse.  
L'amour, est cet enfant qui déjà me remplace au fond de mon couffin.  
C'est toujours une chimère.  
Masculin s'il est seul, pluriel au féminin, Et plus on s'en approche, et  
moins on le discerne.  
L'amour, je l'ai vécu, je le reconnais bien. Bien plus fort que la haine, le  
pouvoir ou l'argent,  
La jouissance des chairs, l'extase des esprits.  
Donnant sens à ma vie, il m'a tenu la main tout au long du chemin, en  
m'oubliant moi-même.,  
Mortifiant tes absences, sublimant ta PRÉSENCE.*

*Alain Elom N'Touzoo*

*Si je pouvais t'aimer.*

*Si je pouvais t'aimer, démonter ton passé, le reconstruire après, en y laissant ma trace.*

*Et éluder le mien.*

*Si je pouvais t'aimer, chasser les préjugés que tu as sur ma race.*

*Puis faire mentir mon sang le reste de nos vies.*

*Si je pouvais t'aimer, appréhender soudain par un savoir mystique,  
Ton langage insolite, tant peuplé de voyelles, mi-chantant, mi-parlé,  
et par toi chuchoté,*

*Dont je ne comprends rien.*

*Je n'en retiens qu'un mot, simple son isolé, mais puissant, bouleversant,  
qui sévertue tout seul, Syllabe ensorcelée, à signifier, « c'est toi, que  
j'aime à tout jamais. »*

*Si je pouvais t'aimer, t'insuffler le courage, d'affronter ta tribu, braver  
ses interdits,*

*Et transgresser ses lois, puis narguer ses sanctions, t'exhiber avec moi  
pour adopter mon nom.*

*D'abandonner tes terres et tes trousseaux de clefs, en devenant  
nomade,*

*Pour guider mes agneaux, d'invoquer tes Totems en ménageant mon  
Dieu.*

*Si je pouvais t'aimer, Chrétien Mahométe par ordre alphabétique,  
je serai le premier, dans notre Humanité.*

*Descendant d'Ibrahim, si ce n'est d'Abraham, vénérant tout autant, la  
Bible et le Coran,*

*Croyant œcuménique, d'un des côtés peut-être déjà excommunié, de  
l'autre rejeté,*

*À tort ou à raison, nul homme ne peut juger.*

*Si je pouvais t'aimer, affublé d'une croix et d'un croissant de lune,  
bardé de chapelets,*

*Du fond de la Mosquée, ou bien d'une Chapelle, dans la rue ou déjà  
aspiré vers le Ciel,*

*Appelant aux prières, Angelus du Clocher, Muezzin du Minaret.  
J'apaiserai ce monde, de sourates, de versets, de tolérance, de paix.*



*Si je pouvais t'aimer, car la chair est première. Mais à son apogée, se sublime elle-même.*

*Créant l'immatériel, qui sera sensations, pensées et sentiments, par l'amour couronnés.*

*Qui ramène à la chair.*

*Si je pouvais t'aimer, et recouvrir ensuite, tes rondeurs dénudées, De précieuses étoffes, de bijoux, de parfums.*

*Encore te dévêtir quelques soupirs après, usant des paumes blanches De mes deux mains si noires...*

*Si je pouvais t'aimer, propager en ton sein, ma moitié d'une enfant qui te ressemblerait.*

*Des cheveux aux orteils, de la moue au sourire,*

*De tes larmes aux fous rires, des caprices aux passions.*

*Si je pouvais t'aimer, Déesse en devenir, si futile et si belle, déverser à tes pieds,*

*La gloire et le succès, le pouvoir et l'aisance.*

*Prolonger ton destin d'une immortalité et y mêler le mien...*

*Mais je n'ai que ma peau, sur ma chair et mes os, la tendresse de mon cœur, Mais aussi sa ferveur, et puis, mes différences,*

*Mes mélodies, ma voix, ces mots et mon tam-tam, comme seules richesses.*

*Car je sors de broussailles qui sont pires qu'un ghetto, donc ainsi qu'il se faut,*

*Ce n'est qu'après ma mort qu'on me reconnaîtra.*

*Alors, si je pouvais, puisque tout nous oppose, haïr ce que tu es,*

*Diaboliser ton nom puis le neutraliser, ou te banaliser et t'oublier un peu. Désapprendre l'amour.*

*Pour enfin reposer ma carcasse épuisée, contourner un instant ces souffrances endurées*

*À te canaliser, surtout te partager, jalousies de l'instant et tourments du futur...*

*Je ne puis que t'aimer, et te le faire savoir. Libre à toi de me croire,*

*En retour, me chérir, bien sûr à moi t'offrir, pour abreuver nos sens...*

*Ou alors m'éconduire, c'est-à-dire, me détruire...*

*Alain Elom N'Touzoo*

## *Médecin*

*Je n'ai reçu de dons que pour poser des actes, qui payent dans l'au-delà. Mais dans mon dénuement,  
Usant des ignorances qui composent mon savoir, j'ai connu bien de joies : le plaisir indicible,  
De pouvoir un moment, épouvanter la peur puis bannir la souffrance, et extradier la Mort.  
Ranimer l'espérance, restaurer la confiance. Rassurer, adoucir l'infime éternité qu'est le souffle de Vie. Accouplé à la Mort notre état habituel futur et antérieur qui ne veut la quitter. Dont j'émousse les épines.*

*Procréation.*

*Femme. Embryon.  
Exposition extrême.  
Abri suprême.*

*Alain Elom N'Touzoo*

*Le jour se lève*

*La nuit a fermé ses volets,  
Ses yeux violets de pacotille.  
Elle a crocheté  
Sur sa couverture de soie noire  
Des étoiles de laine d'or,  
A accroché une broche  
En forme de croissant de lune.*

*Et j'ai posé ce canevas immense  
Au-dessus de ma tête.  
J'ai rêvé que le jour se levait  
Comme un millier de roses en suspens,  
Déchirant par endroits la voûte noire  
Constellée de ténèbres.*

*Allix Enriquez*

*Le goût de la mer*

*Je goûte un bouquet de cerises rouges  
Empourprées de soleil couchant.  
Je longe la mer et mes yeux écarquillés,  
Décillés par la lumière crue  
De cette fin de mois d'août,*

*Qui s'embuent de mes larmes,  
De ces perles de mer  
Gravées au silence du soir*

*Et de ce ciel bientôt en feu,  
Rouge du sang de ma blessure  
De reine sacrifiée,  
Encore béante à ma peine.*

*Allix Enriquez*

*J'ai vu*

*J'ai vu*

*Devant moi, à vingt ans, la route s'étirer. Un long chemin de vie, que j'ai cru tout tracé. Je m'y suis engagée sans arrière-pensées, j'y ai couru sans hésiter! Sûre de mes choix, de mes idées. J'avais des ailes à mes souliers. L'incendie que j'avais au cœur, me servait de moteur.*

*J'ai vu, bientôt,*

*La route s'allonger. Après le plat et les tournants, sont venues les montées, Pénibles à grimper, souvent. Les descentes: vitesse dure à maîtriser! La route encombrée, une foule hallucinée.*

*Hélas, des gens se battre, ou pire, des gens aimés, mourir.*

*J'ai vu, soudain,*

*Un jour, lequel? Je ne l'ai pas noté, Que mes forces cédaient. Alors je me suis calmée. Sur le bas-côté je me suis reposée. J'ai pris du temps: pour observer, Pour réfléchir, pour mieux aimer.*

*J'ai vu, alors,*

*Les routes secondaires, les chemins de traverse. Les sentiers perdus, où tout à l'inverse. On écoute le silence. Où rien n'a la même essence. Où l'on reçoit tout en couleurs. Avec la subtilité des odeurs.*

*J'ai vu, depuis,*

*Qu'en tendant la main, j'aurais eu le choix du chemin. Celui que j'avais pris, difficile à marcher, avait usé tous mes souliers sur les bosses, dans les ornières, sur les cailloux. Soucis de fous. J'y ai laissé des illusions. Certes, vécu avec passion!*

*J'ai vu, grâce à cela,*

*Des paysages merveilleux, peuplés de gens heureux. Des ruches gonflées de miel. Des étés baignés de soleil. Des enfants aux cheveux de soie. Des rires, des cris de joie. Des yeux bleus comme la mer, d'embruns éclaboussés. Des yeux sombres comme la nuit, d'étoiles constellée.*

*J'ai connu l'Amour et l'Amitié!*

*Que de fleurs j'ai cueilli en brassées...*

*J'ai conservé tout leur parfum dans le fond de mon cœur.*

*Serait-ce trop commun... de parler de « bonheur » ?*

*Nicole Freland*



## *Douceurs d'automne*

*Après ces longues pluies et ces journées de déchirure, cet hiver en été  
Où tu m'as laissée sans pensées, tête vide, âme blessée,  
La nature ce matin se replie en silence,  
Modérant son exubérance.  
Les arbres ont effilé leur chevelure, comme à regret,  
Retenant une vie bruyante de familles emplumées  
Prévoyant pour bientôt le froid et son cortège de problèmes.  
Le ciel a perdu son éclat. Même l'astre du jour se farde d'un ton blême.  
Dans le jardin, les fleurs deviennent rares. Leurs taches de couleurs font défaut.  
Sur la pelouse, tenture étoilée, la rosée dépose son rideau.  
La terre humide déploie des senteurs embrumées, des odeurs lourdes et boisées.  
On sent bien l'hiver s'annoncer, mais l'été soutient sa présence, essaie de s'imposer.  
À mesure que le jour s'installe, le soleil tente de régner, par son ultime caresse,  
Et nos corps avides de ses bienfaits, s'abandonnent à cette ivresse.  
Est-ce le souffle de ton âme, ce petit vent chaud ?  
Consolante douceur, douce comme des mots,  
Des mots que tu m'enverrais  
Pour de nouvelles idées,  
Comme des fleurs à cueillir, des poèmes à écrire,  
Des choses à raconter, de si beaux souvenirs.  
J'entends murmurer le buisson... Tu aimais cette chanson !  
Nos enfants éclairent de leurs joies la maison.  
Pleins de santé, de jeux, c'est eux qui te continueront.*

*Nicole Freland*

*La fille nue*

*Allongée, nue  
Sur le tendre Gazon  
Les yeux clos  
Elle somnole*

*Ses longs cheveux roux  
Sa peau laiteuse  
Ses longues jambes fuselées  
Sont un enchantement*

*Sa respiration est paisible  
Un léger sourire  
Flotte sur ses lèvres entrouvertes  
Un rayon de soleil effleure son front*

*C'est une image bénie  
Digne d'un peintre  
Que ne puis-je la croquer  
J'en serais ravie*

*Simonne Gueremy*

### *Réveil matin*

*Ce matin, en me levant  
Je ne sens pénétrée d'une douce torpeur  
C'est encor l'hiver  
Le ciel est gris*

*Les arbres dénudés ont triste mine  
Le paysage est morne  
Les oiseaux ont cessé de chanter  
Médor, dans sa niche, a les yeux battus*

*Je ferme la fenêtre  
Je fais un bon feu  
Dans lâtre  
Aussitôt la flamme jaillit*

*Claire et joyeuse  
Elle apporte une bienfaisante chaleur  
Et le bruit des bûches qui crépitent  
Me met le cœur en joie*

*Simonne Gueremy*

*Griserie*

*Oui, je suis grisée  
Par tes paroles si douces  
Si aimantes  
Si enjôleuses*

*Mon cœur bat la chamade  
Mes membres sont engourdis  
Mon esprit vagabonde  
Tout mon être est en émoi*

*Quels moments de joie  
Oui, je suis grisée  
Et ta douce mélodie  
Résonne au plus profond de moi*

*Simonne Gueremy*

*Doux instants*

*Chaque jour, j'attends le moment  
Où j'entends ta voix  
Mon cœur frémit  
En cet instant*

*Ces quelques minutes précieuses  
Se renouvellent  
Avec le même émoi  
Et la même joie*

*Et toi, attends-tu comme moi  
Ce moment exquis  
Qui nous unit  
Et nous enchante*

*Simonne Gueremy*

### *L'offrande*

*Oui, j'avais l'intention de t'offrir quelque chose,  
Rien qu'une fleur, rien qu'une rose.*

*Mais je ne l'ai pas fait, Dieu sait pourquoi.  
Ailleurs j'ai bien cherché, cherché pour toi.  
Dans le fond de mon cœur j'ai trouvé une offrande  
Mais pour la ceinturer, nulle estrope assez grande.*

*Comme elle y est toujours, si tu veux l'approcher  
Sur les bords de mon cœur tu n'as qu'à te pencher.*

*Christian Hersan*

*Voilà des mois*

*Voilà des mois qu'un océan nous séparait,  
Mais maintenant, rêvons un peu, je reparais.  
Séparés si longtemps nous avons trop à dire  
Sur ce qui s'est passé, le meilleur et le pire,  
Qu'il nous faut commencer par parer à l'urgent :  
Ne disons rien, regardons-nous, un grand moment.  
Et puis quand nous aurons communié en silence,  
Nous parlerons du reste, alors sans importance.*

*Christian Hersan*

## *Tomber*

*À l'heure où le jour fuit, à la tombée d'la nuit,  
Du ciel tombaient des cordes, des seaux ! Miséricorde !  
Bien qu'tombant de sommeil après une nuit de veille,  
Elle tomba par hasard sur un nommé Gaspard,  
Qui lui tombait à pic, raide de paris hippiques,  
Car tombé sur un os, faux tuyaux sur une rosse,  
(Qui, dans l'oreille d'un sourd n'étaient pas tombés pour  
Rien, car c'était exprès pour qu'il en fasse les frais).  
C'était un grand tombeur de dames, un qui les leurre.  
Elle tomba du trottoir, que du fait de le voir,  
Elle est tombée par terre, la faute à son air fier,  
Le nez dans l'caniveau, il tomba son manteau,  
Il lui tendit la main, tel un gavroche, gamin.  
Tombant dans le panneau, tendu du gigolo,  
Elle tomba dans les bras musclés du fier-à-bras.  
Tombée en pâmoison contre toute raison,  
Elle en tomba raide dingue, flattée qu'il la distingue,  
Elle tomba la chemise, et plus, toute soumise,  
Elle connut l'septième ciel et une brève lune de miel,  
Hélas, tomba enceinte, elle en tomba des nues,  
Et la pauvre ingénue, but, tomba dans l'absinthe.  
Il la laissa tomber, « j'aime pas les imbibées »  
Dit-il, « ça tombe sous l'sens, ça frise l'indécence ».  
Amour tombé à l'eau, elle pensa au tombeau,  
Elle se défenestra et tomba comme une pierre,  
Mais, effet des mantras ? elle en sortit entière...  
Cette chute cependant fit tomber son enfant,  
Elle quitta l'hôpital, ça tombait Carnaval,  
Un blond tomba le masque, s'accrocha à ses basques,  
Elle tombait sur un bec avec cézigue ouzbek,  
Vraiment tombée très mal, pire qu'un animal,  
Tombé pour fraude fiscale, il sortait du bocal,*





*Prison de la Santé. Par la vengeance hantée,  
Méchant, que l'on vomit, au trottoir il la mit,  
Sans aucune nutrition. Tombant d'inanition,  
Elle reprit la picole prit une allure de folle,  
Et tomba dans l'errance aux trente-sixième dessous  
D'une maison d'tolérance, s'vendit pour quelques sous...  
Un jour, bien avinée, elle tomba nez à nez  
Avec le grand vicaire, tout près du presbytère.  
Il dit: « les bras m'èn tombent, toi, la douce colombe,  
Tu es tombée bien bas, faut reprendre le combat! »  
Lui, confesseur bigot, c'est clair, tombait de haut,  
Car tombée toute petite dans l'eau, dite bénite,  
Liquide providentiel, comme tout c'qui tombe du ciel,  
Elle était destinée, depuis qu'elle était née,  
À ne jamais tomber dans l'péché, dit l'abbé.  
Tombée pour son malheur, de Charybde en Scylla,  
Elle partit avant l'heure, d'ici pour l'au-delà...  
Cette histoire est tombée, dans l'oubli, bien plombée,  
Tombée en désuétude, on n'a plus l'habitude,  
Elle f'ra pas un carton, peu chébran, laisse béton!  
Et plus dure est la chute pour l'auteur qu'èntend chuuuuuut...  
Oui, vous tombez d'ennui, que tombe le rideau!  
Je vous souhaite bonne nuit, faites un gros dodo!*

*Claude Jambon*

## *Labeille*

*Elle tourne,  
virevolte,  
au-dessus des capucines.  
Cette noble Dame nous dessine,  
de par sa danse saccadée,  
des formes géométriques  
délicatement esquissées.  
Par-ci par-là,  
elle s'en va,  
revient,  
une brassée de pollen plein les mains.  
La coquine défie le vent  
et lui crie de ses impétueux mouvements :  
« Voilà mon butin !  
Et pour toi, le reste de cet écrin ! ».  
Elle s'éloigne alors,  
noble voleuse de tendres délices,  
comme une diablesse pourvue de toutes malices :  
« Ce que je possède là, est mon festin,  
pour une saison, pour un matin ! ».*

*Fabienne Jaumot*

*La mer.*

*Ses vagues épousent le ciel,  
image d'un perpétuel manège;  
pour crier sa musicale prière,  
cantique vers l'Éternel;  
entonnement, doucereux arpèges,  
sous forme de déclamation, bréviaire.*

*Tantôt malmenée par les vents,  
puis câlinée par le soleil,  
elle offre ses reflets changeants,  
semblable à une ritournelle,  
pour tous les êtres, ses amants,  
faisant honneur à l'immense belle.*

*Elle abrite dans ses entrailles,  
la vie, elle est une femme;  
à la fois soumise, à la fois rivale,  
pompeuse pour la terre, brutale;  
elle le dit, du profond de l'âme :  
« Je suis là, immense, presque bestiale! ».*

*Fabienne Jaumot*

*L'émotion sublimée.*

*De tes merveilles mon cœur plus qu'ébloui  
Tu avives mon âme par de si doux récits*

*Tes mélodies chamades vers mes sens ébahis  
Renversent ma pudeur en une allégorie*

*Je voudrais te dire, ces mots, ces notes, de cheminement de rimes  
Qui vers Toi me porte et uni nos esprits*

*Te retrouver un soir; le quotidien évanoui  
Transporte mon être aux confins de l'infini*

*Je te dédie cette prose ou poésie afin que toujours  
Et j'ose soyons d'harmonie*

*Je pourrais écrire ainsi, toute la nuit  
Mais le temps me rattrape et fixe la parenthèse  
D'un instant d'émotion dans ma vie*

*Fabienne Jaumot*

*Flic, flac*

*Flic, flac, fait la pluie.  
Et la mare grossit.  
Le canard est heureux,  
la joie se lit dans ses yeux. Il nage à volonté  
et se douche  
sans son ciré.  
Les oiseaux vont se cacher dans les buissons,  
ils se racontent des histoires.  
Les chats restent à la maison.  
Les enfants aiment l'école  
quand il y a de la pluie.  
C'est jour de repos pour les oiseaux, pour les fourmis  
et les éléphants gris:  
Et pour vous...  
Peut-être aussi ?*

*Fabienne Jaumot*

### *Cementeri dins la montanha*

*Embarrats, suaus per l'eternitat  
pròches de seis ostaus e deis ávis de seis ávis.  
Ren que la muralheta de granit  
per lei assostar, lei coconar,  
amé sei dents agudas e talhantas  
quilhadas devers lo ceu movedís.  
Es benlèu una nuech de burla ferotja  
que lo ceu se leis emportèt  
ò un jorn de solelh escalugant e fresc  
per lei pausar dins lo pichòt cementeri long de la prada.  
Aquí alongats sota la pèu de la tèrra,  
ne'n pòdon sentir la corba doça,  
tastar lo velós de la nèu iverнала  
ausir lei cascalhs de l'aiga de prima.  
Lo granit rufe e gris se mascara de jaune verdau  
lo ceu blaveja darrier lei nívols galaupantas  
e l'èrba fèra senquilha entre lei tombas.  
De còps la nuech quand la rispa sibleja  
sèntend de murmurs de tendresa  
ò de plors de tristessa.  
Leis ostaus li fan de signes de seis uelhs cluquejants  
Ansin sèstira la cadena entre lei mòrts e lei restants.*

*Danièle Julien*

### *Le cimetière dans la montagne*

*Enfermés tranquillement pour l'éternité  
près de leurs maisons et des aïeux de leurs aïeux.  
Seul un muret de granit les protège, les cajole  
de ses dents aiguës et coupantes  
dressées vers le ciel mouvant.  
Peut-être le ciel les emporta-t-il une nuit de « burle » sauvage  
ou un jour de soleil éblouissant et froid  
pour les poser dans le petit cimetière le long du pré.  
Là, allongés sous la peau de la terre  
ils peuvent en sentir la douce courbe,  
goûter le velours de la neige d'hiver  
entendre les rires de l'eau printanière.  
Le granit rude et gris se farde de jaune verdâtre  
le ciel bleuit derrière les nuages galopants  
et l'herbe sauvage se faufile entre les tombes.  
Quelquefois, la nuit, quand la bise souffle  
on entend des murmures de tendresse  
ou des pleurs de tristesse.  
Les maisons leur font signe de leurs yeux clignotants,  
ainsi se tend la chaîne entre morts et vivants.*

*Danièle Julien*

## *Sus lo pont*

*Tot lo sant clame dau jorn  
La vielha aviá dançat sus lo negre dei rotas  
dau temps que l'espèlament dei pinhas  
fasiá la nica au cracinar dei cigalas.  
L'estiu de fuòc bronzinava  
aclapava bèstias e gens.  
Lei vielhs badabècs e muds  
se dessecavan dins lo sorne deis ostaus.  
Mai, rocàs endursits de lutz, de vent e de tèrra  
aimavan mielhs morir au flambant de l'estiu  
qu'au cosent d'un ivèrn de glaç.  
Lei cris dei nenets traucavan la bolhaca de làire  
e fasián fernir l'esper de la rama.  
Ròse se radassava, seis aigas verdalas e tèbias  
alispavan la peu de garri dei calòs de la riba.  
Pauc a pauc, lo soleu ferotge trascolava,  
e fasiá beluguejar d'ersonetas trufairèlas.  
Tancadas contra la barra dau pont  
tant grisas coma lei calòs viatjaires,  
caras dauradas, porgidas ai darriers rais  
laissavan flotejar sei finas velas destenchuradas  
e sei longuei raubas contra sei cueissas  
mans sus lo ferre, uelhs mitat claus,  
soletas, doas femnas gausissían de la frescor promesa  
dins lo calabrun anonciat.*

*Danièle Julien*



### *Sur le pont*

*Toute la sainte journée  
les mirages avaient dansé sur les routes noires  
alors que l'éclatement des pignes  
le disputait au grincement des cigales.  
L'été de feu bourdonnait  
écrasait bêtes et gens.  
Les vieux bouche bée et muets  
se desséchaient dans l'obscurité des maisons.  
Mais, rochers endurcis de lumière de vent et de terre  
ils préféraient mourir au flambant de l'été  
qu'au cuisant d'un hiver de glace.  
Les cris des enfants trouaient la bouillie de l'air  
et faisaient frémir l'espoir du feuillage.  
Le Rhône se traînait; ses eaux verdâtres et tièdes  
caressaient la peau de rat des troncs de la rive.  
Peu à peu le soleil féroce descendait  
en faisant étinceler des vaguelettes moqueuses.  
Appuyées contre la barre du pont,  
aussi grises que les troncs voyageurs,  
visages dorés offerts aux derniers rayons  
elles laissaient flotter leurs fins voiles sans couleur  
et leurs robes longues contre leurs cuisses  
mains sur la rampe, yeux mi-clos  
seules deux femmes jouissaient de la fraîcheur promise  
dans le crépuscule annoncé.*

*Danièle Julien*

## *Couleurs de mes nuits*

*Nuit noire, nuit de mes forêts obscures :  
Écrin de mes terreurs enfantines,  
Tu me tiens captive de mille branches.  
Traquée par tant de monstres,  
Je cours et je m'essouffle  
Et jamais ne m'arrête.*

*Nuit blanche, nuit de neige cruelle,  
Tu gémiss doucement au fond du silence.  
Dans une béance d'éternité  
Une avalanche m'engloutit.  
Je vais où m'entraîne mon rêve  
Et jamais ne m'arrête.*

*Nuit d'absinthe, nuit de pleine lune,  
Tu guides mes pas somnambules.  
Je sillonne des paysages noyés  
Dans ta lumière opaline,  
Quand ta douceur de miel,  
Et aimerais m'y reposer.*

*Nuit verte, nuit d'aurore boréale,  
Tu caresses la folle herbe bleue.  
Un envol phosphorescent de lucioles  
Emporte très haut mes désirs.  
Je regarde le vent dans les peupliers  
Et y cherche un refuge.*

*Nuit mauve, nuit d'étoffes soyeuses,  
Tu voiles la nudité de mes songes.  
Une brume d'or se répand  
Sur mes paupières alourdies,  
Et arrose ma chevelure endormie.  
Douce nuit où enfin je me pose.*

*Chantal Lacaille*

## *Songe*

*La pluie tisse mes insomnies au fil de la mélancolie  
Une ombre étrange plonge dans l'œil droit du hibou  
Et couvre d'un voile de songe les branches du grand houx.*

*Des cris dans la forêt métallique hurlent une musique diabolique  
Un tintamarre de noctambules errants déchire l'étendue de la nuit  
Et perce l'eau morte de l'étang agitant la boue d'un mortel ennui.*

*La lune dans une flaque d'eau caresse les délicats roseaux  
Les grenouilles éblouies gesticulent et se livrent à la danse des amours  
Les crapauds méprisant ce ballet ridicule coassent en attendant le jour.*

*La barque folle de mon voyage vogue vers d'inconnus rivages  
Et chavire sur une lame de fond, je m'enfonçe dans une mer laiteuse  
Et entends la sombre chanson d'une colonie de colombelles tueuses.*

*Chantal Lacaille*

### *Poisson de verre*

*Là où l'ombre frise peuplée de dragons d'or,  
là où vent et lumière fredonnent  
et chutent à leur ressemblance première,  
là où tout est toute croissante splendeur,  
au souffle de ses sœurs  
et dans l'aveuglement du don  
privant la vie de son mystère  
de quelques façons que ce soit  
trionphante et pâle est sa chair.*

*Dévêtu, nu. Montré, exposé.  
Incarnation de la mort inachevée,  
animal gracile, sphinx de marbre  
aux cartilages bleuâtres,  
superbement.  
Poseur de pas mesurés  
immobile dans sa matière blanche  
pied ailé, léger aux lèvres,  
léger aux bouches aimantes  
ici à votre empreinte glacée s'abat le jour  
alors que votre cheville d'un frôlement d'aile  
tendu déploie pour Dieu et Satan  
au fer des lances et hampes  
ses bannières subjuguées.*

*Fabrice Lacroix*

## *Élève-toi*

*Élève-toi, toute baignée, violente sueur.*

*Élève-toi, féminité, écarte les ombres, appuis tes coudes  
à la balustrade de fer et laisse se défaire le coucher des brebis;  
les traces où tu éclaires en corole frémissent d'ambre tiède.*

*Élève toi frégate, fend l'onde pure de ta joie première, dispensée.*

*Élève-toi clair regard, retourne tes voiles, tes paumes,  
quitte les chambres et garde-moi que je t'écrive,  
retiens ma poésie cachée au jardin des roses.*

*Élève-toi, puissance. Écarte les objets de la nuit, foule tes linges  
de haute liesse, abandonne le maître de musique et que je chante!  
Toi l'obscur dans sa mâtire de feu, donne-toi au monde des soleils,  
absorbe le soleil par la bouche, fulgure les astres noirs par ta pensée,  
range dans des coffres la lune, les astres,  
les dieux qui ne t'ont pas compris.*

*Élève-toi féminine, toute baignée, violente sueur.*

*Dégrafe les matins et les soirs de leurs langes,  
ouvre le livre sacré de ton âme,  
laisse lire le vent et que nul ne vienne à sa lecture!*

*Fabrice Lacroix*

*Les hommes de la terre*

*Tout tourne dans leur tête  
Ils tuent ils tuent*

*Sous couvert de justice  
Engluée de pétrole*

*Qui sont les hommes de la terre  
Qui arment Dieu*

*Foi du dollar  
Ou foi en Dieu*

*Vous jouez à la guerre  
Avec des miniatures*

*Vous avez réussi  
À endormir le peuple*

*Vous les avez noyés  
D'informations contraires*

*Vous cachez vos secrets  
Sous couvert de lumière*

*Vous parlez en paroles  
Qui n'ont plus aucun sens*

*Des mots toujours des mots  
Vides de sens*

*Vous détruisez la terre  
Vous massacrez la vie*

*Ivres de pouvoir Ivres de conquêtes  
Ivres de malheur*

*Vous marchez sur les corps  
Vous grillez les esprits*



*Et vous voulez des clones  
Pour mieux vous en servir  
Vous avez armé Dieu  
Pour mieux tuer l'amour*

*Les enfants en bourgeon  
Se meurent avant leurs fleurs*

*Bétonnés, vous avez  
Des filles et des garçons*

*Dans des prisons écoles*

*Ils sont prêts à la guerre  
Et aux grands jeux de Rome*

*Je cherche le ruisseau  
Qui coule entre les arbres*

*Je cherche le soleil  
Qui joue avec les feuilles*

*Je cherche le rossignol  
Et ses paroles tendres*

*Je cherche le vent d'amour  
Et les pluies de diamants*

*Je caresse la fleur  
Qui s'ouvre dans ma main*

*Je pars avec mon sac  
Je ne veux pas mourir*

*Je ne suis pas des vôtres*

*Marie-françoise Landrin*

*La soupière à soupirs*

*Soupire soupire  
Tes gourmandises  
Sont pires que mes soupirs*

*Amère est la soupe  
Lavée d'eau de larmes  
Et d'yeux de chagrins*

*Mes yeux un vrai soupirail  
Qui t'observent  
Et te regardent*

*Je te vois à pas de géant  
Manger manger  
Le sucre et les douceurs*

*Je vois tes étiquettes  
Tes casquettes  
Et ton cœur à tiroirs*

*Caméléon  
Tu t'habilles te déshabilles  
À chaque réveil de miroir*

*Quelquefois tu te souviens  
Un potage détoiles  
Mais oui bien sûr*

*D'envie ton ventre se tortille  
Le tiroir à bougies à magie  
S'entrouvre*

*Vite vite  
La séduction prend forme  
Elle se colore de mots*





*La scène s'habille  
De rouge et d'amour  
Les larmes brillent de diamants*

*Vite vite  
La lune luit  
Le soleil chauffe*

*Vite vite  
Les rêves s'animent  
Les espoirs aussi*

*Alors alors  
Tu respires tu aspiras  
Et goulûment tu manges*

*Tu manges mes brassées d'amour  
Ma douceur ma chaleur mes rêves  
Ma sève de bonheur mes étoiles*

*Tu regardes ta montre  
Vite vite c'est l'heure  
Le repas est terminé*

*Le tiroir claque  
Le charme des bougies s'évanouit  
Les yeux retournent dans la soupe*

*La soupière déborde de larmes  
Elle se calme les yeux se figent  
S'endorment de souffrance*

*Marie-françoise Landrin*

## *Plainte*

*Tes pas qui s'éloignent  
Mon cœur se serre  
Non ne pars pas déjà*

*L'aube est bien claire  
Ou le ciel trop noir  
Je t'aime attends-moi*

*La porte se ferme  
Tu es loin de moi  
Et je pleure et j'ai froid*

*Seule et sans arme  
Je me noie dans mes larmes  
Tu ne m'aimes pas*

*J'ai cru que mon corps  
Et mon âme plus encor  
T'enchaînaient à moi*

*Je le sais j'ai eu tort  
Et mon cœur sous ta loi  
Meurt de chagrin avec moi.*

*C'est ma vie qui s'en va  
Ce bruit qui s'éloigne,  
Celui de tes pas*

*Gladys Leroy-Villeneuve*

## *Les deux crocodiles*

*Dans un marigot boueux de l'Afrique  
Barbotaient deux dames crocodiles  
De belle taille et conception.  
Elles ondoyaient, médisant  
Des défauts, selon elles, de la Création,  
À tous trouvant des tares, sans exception,  
Leur race confinant à la perfection :  
Vivacité et cruauté de l'assaut  
Sur la terre comme sous les eaux.  
Vitesse et sûreté de l'intervention,  
Puissance de la mâchoire et mastication.  
Quant à l'aspect physique  
C'est le summum évidemment :  
Belle peau indestructible,  
Superbes yeux jaunes fascinants,  
Et large bouche aux crocs voyants.  
Vraiment Nature à leur beauté a bien veillé !  
Et sénorgueillissant de ses bienfaits,  
Suivant des yeux des proies faciles,  
Elles oublient prédateurs et sagaies dociles :  
Leurs larmes de crocodiles purent verser,  
L'une d'elles en zoo, triste villégiature,  
L'autre finit en sac ou en ceinture,  
Ou peut-être bien, en chaussures, allez savoir !*

*Pour les enfants, en chanson on les mit :  
Ah ! les crocrocro, les crocrocro, les crocodiles,  
Sur les bords du Nil,  
Ils sont partis, n'en parlons plus.*

*Gladys Leroy-Villeneuve*

*Signe de Toit*

*Tu es venu planter  
Des notes dans mon brouillard  
Un signe du  
Toit  
Vers sa gouttière en larmes*

*Le silence ronronne  
Je ramasse tes mots  
Comme de la terre  
À fumer  
De la terre  
À fourrer*

*Comme des bouts de sommeil*

*Marion Lopez-burette*

*Contre ta vie d'avant*

*Dans le vent de septembre je te mettrai*

*Nue*

*J'arracherai ton*

*Nom*

*Pour les gens d'*

*Avant*

*À qui tu étais chère*

*Je laisserai*

*Aux carrefours routiniers*

*Ton nom :*

*É*

*FFI*

*LO*

*CHÉ*

*Contre ta vie d'avant*

*Marion Lopez-burette*

## *La mer*

*J'avais d'un horizon fait le plus bel hommage à l'infini parfait, aux pures déclinaisons du plus beau paysage.*

*La mer à l'infini.*

*Le soupçon de ses vagues. Le bercement latent au large de ses plus beaux rivages, de ses criques perdues et de son étendue.*

*Profitant de ses charmes, le mystère se suspendra encore bien longtemps aux diversions silencieuses de ses soleils couchants et... de ce calme avant la tempête.*

*Où va-t-elle chercher la force de ses conquêtes ?*

*Pourquoi à son égard soudain le temps s'arrête ?*

*Un pont sur l'infini et s'ouvre, entière et unique imagination dont elle seule nous rend capable. De bleus elle se vante, d'en avoir tellement et d'en changer souvent. Elle ondule, se frotte aux roches qu'elle sculpte en passant.*

*Elle hurle, elle broie, elle aveugle, elle nettoie tout sur son passage.*

*Elle n'est qu'insolence et l'affiche parfois dans le noir scintillant d'un satin transpirant, juste après le combat.*

*Soudain elle respire, à l'aube naissante d'une palmeraie, balance ses vestiges, nargue de ses beautés irréelles et obscures sur des airs d'alizés et signe entre elle et ciel un vent de liberté*

*Nicole Monin*

## *Mon pays*

*Il est mon histoire je l'ai toujours pensé  
même si d'aventure je m'en suis éloigné.  
D'ici, pour lui, mon regard n'a pas de secret  
Ce sont à ses collines, ses sentes enveloppées  
de champs de cerisiers, de bastides cachées  
que mes rires et mes pleurs se sont toujours bercés.*

*J'en fais le tour sans cesse.  
Toujours recommencer.  
Toujours chercher l'ivresse et se laisser conter.*

*Sur un versant puis l'autre et sa cime pointée  
Sur ses flans empierreés où restent quelques traces  
Quand tout autour s'apaisent, bien plus bas les bosquets  
D'autres collines, d'autres versants, d'en face  
encerclant tour à tour les voix de ce pays  
dont l'accent résonne et dont l'écho est cris.*

*Ce soir je le regarde. Le laisse s'embraser  
à un soleil couchant, à genoux sur ses pentes boisées.  
Enrobé de dentelles bleuies et satinées  
la plaine, elle, s'étale douce et contrariée  
vers d'autres horizons plus ou moins escarpés.  
Je sens ce goût de terre, ces odeurs embusquées  
où la chaleur des pierres, le sang de mes aïeux  
colore d'insolence les voix que l'on recherche  
Certains soirs dans les cieux.*

*Nicole Monin*

## *Oniria*

*La rivière murmure, caressant les galets,  
Mêlant son bruissement au doux chant de la fée.  
Oniria, alanguie, belle et mystérieuse,  
Laisse ses mains broder une étoffe merveilleuse.*

*Ses doigts fins et agiles se posent puis s'envolent  
Tels des oiseaux de feu déposant leur empreinte.  
De son fil, elle écrit les histoires les plus folles.  
Les couleurs s'entremêlent dans une douce étreinte.  
Des collines, des montagnes et des volcans jaillissent.*

*Paysages chatoyants aux forêts d'émeraude  
Où le printemps éclate, où les roses fleurissent,  
Où la blanche orchidée semble chanter une ode.*

*Ode au rêve jouée par un orgue à parfums.  
Mille senteurs offertes à la brise, sans fin...*

*Oniria, fée des songes, poursuit sa création.  
Son aiguille scintillante plante une tour, un donjon.*

*Cette nuit la vallée résonnera des sons  
De magie et d'épée et de cris de dragons.  
Le tissu d'Oniria se transforme en théâtre,  
Où un fier chevalier, arrogant et bellâtre  
Ploie sous les coups furieux d'un dragon enragé.*

*C'est alors qu'un nuage, vapoureux et doré,  
Se pose sur la tour et se change en sorcier.*





*Levant les mains au ciel, l'Enchanteur l'invoque  
Et des épieux de glace jaillissent de ses paumes.  
Le dragon transpercé, s'écroule comme un roc.  
Le chevalier, blessé, rejoint la tour des hommes.*

*Oniria, satisfaite, contemple son travail.  
Une cape brodée aux couleurs des songes...  
La fée repère au loin un jeune humain qui bâille.  
Elle sourit, malicieuse. Elle le voit qui s'allonge.*

*La fée revêt la cape lorsqu'il ferme les yeux.  
Elle se change en pensée, s'immisce dans son sommeil.  
Cette nuit il verra, dans un rêve au ciel bleu,  
Un monde fantastique, de monts et de merveilles.*

*Anne-Gaëlle Moulun*

*Madame... Je ne vais...*

*Madame... Je ne vais, vaincu par l'élégance,  
De vos ébats lascifs, emplis de nonchalance,  
Persifler sur la Femme et son extravagance:  
Mais croire à un Amour qui dure et me complotait...  
Madame... Je ne veux, quand votre corps soupire,  
Noircir un peu vos traits, vous accuser du pire,  
De vos airs me moquer, sur la Femme médire:  
Mais vivre un grand Amour qui sans cesse renaît...  
Madame... Je ne crois, qu'un amant peut vous plaire,  
De simples quolibets, d'une moindre chimère,  
Faits de sous-entendus, que vous êtes légère:  
Mais savante en Amour et fidèle à souhait...  
Madame... Je ne peux dire: c'est un mirage,  
Un peu de poudre aux yeux, lorsque votre visage,  
À de Carmen le port et la beauté sauvage:  
Mais louer un Amour qui toujours reparait...  
Ô, Muse, alors, je bois, m'abreuve à l'ambroisie,  
De vos longs abandons empreints de frénésie,  
Et puisque tout de vous est pure poésie:  
D'Amour, nous ne parlons jamais à l'imparfait...*

*Yves Mur*

*Tendresses... Automnales...*

*Dans la pâle clarté qui guide le semeur,  
Et le dernier zéphyr, caressant de septembre,  
Disparaissent nos jours, sur des nuages d'ambre,  
Emportés vers octobre avec tout ce qui meurt.*

*L'automne, insidieux, resserre son étreinte,  
Sous d'ocres flamboyants, inconnus de l'été!  
Malgré de la saison, la sublime beauté,  
Notre hirondelle a fui cette nature éteinte,*

*Quand s'est fané l'éclat, de nos jeunes soleils,  
Dont, sans ménagement, la psyché importune,  
Réfléchit tout le gris de nos ans à la brune!  
Mais, s'il résonne en nous, des souvenirs vermeils,*

*Cet écho qui fait vivre et entretient le rêve,  
Notre bonheur présent, aux grands froids survivra,  
Même si de nos corps, que l'été chavira,  
Un peu plus, chaque hiver se retire la sève.*

*Et, pour que le vieillir, te semble moins cruel,  
Parmi les aquilons, condensant les automnes,  
Dans un enclos hanté par l'haleine des faunes,  
J'irai pour toi voler la Rose de Noël...*

*Yves Mur*

### *Bulles de fumée*

*Le soleil éclabousse la nuit frêle et ravage les ombres sournoises sur son passage.*

*Au milieu des cris naïfs, la véracité inaudible tremble et trouble le bandeau posé sur nos yeux.*

*Prise en otage par des sourires écrasants,*

*Lévanescence des illusions s'épanouit dans la fraîcheur des éclats de bonheur.*

*Suspendus à l'étoffe des cœurs fragiles,*

*Réciproques et futiles,*

*Les enfantillages nous giflent pendant des heures.*

*Si rêvasser suffisait à faire tomber les brouillons imaginaires de nos poches encombrées,*

*L'opium aurait le goût de ta peau.*

*Insouciante et parfumée, la timide alchimie soufflerait des bulles de fumée et bousculerait nos lèvres hasardeuses.*

*Dans une saison au bord de l'étourdissement,*

*Les contours de nos regards, vagabonds et tourmentés,*

*Frôlent et défient l'envie.*

*Encombrée par une brise grisante et décadente,*

*L'atmosphère déchire les limites de ce mirage incandescent,*

*Pour rouler vers l'oubli.*

*Mélanie Ory*

## *Oublie-moi*

*Le crépi des sourires s'effondre sur mon enveloppe de plumes.  
Les miettes des souvenirs craquèlent ton masque hypocrite et  
transpercent mes ailes embuées.  
Je retrace les frissons fissurés par tes mots parsemés de sel.  
Les cailloux jetés dans le sillon de nos mémoires s'effacent.  
Je grelotte dans ce couloir électrique envahi par ces instants  
fantomatiques.  
Le mensonge perle sur tes lèvres détestables tandis que l'encre roule sur  
mes joues, abusées, sans aucun bruit.  
Le désir, désormais orphelin, se mure dans tes mots envenimés, voilés  
par un déni à la fois épais et glaçant.*

*Muette. Je reçois cette salve meurtrière dans ma chair vive et écorchée.  
L'empreinte pudique des regards insensés juge cruellement ces  
fantasmagories et menace l'indifférence de ton être tout entier.  
Pyramide de doutes, bloc de haine,  
Cœur de papier, fragments de brume,*

*Dissipe-nous, encore une fois.*

*Mélanie Ory*

## *Interdite*

*Dans le silence assourdissant des regards fragiles,  
Ma bouche prisonnière s'accroche à ces lèvres maudites.  
Les lumières et les ombres se touchent et se confondent.*

*Une pluie fine mais acide nous dévore.  
Ses perles glacées roulent et brûlent sur nos éclats de cœurs impuissants.  
Ton souffle chaud givre mes veines interdites.  
Le temps s'évapore dans le clapotis des secondes infinies.  
Les pensées fugitives dansent puis se dissipent dans le chuchotement  
du désir qui résonne,  
Lacéré par ce cauchemar inédit.  
La lune fiévreuse impose sa nuit mais drape les étoiles qui filent dans  
l'inconnu.  
Une brise de soubresauts berce mes idées qui tremblent.*

*Le réveil fébrile et enivrant ondule sur l'aurore, encore frileuse.  
Mon rêve de poussière fracasse le bruit de ce souvenir invisible.  
L'écho de ta peau frôle le miroir insouciant de mes cheveux vacillant  
sous tes mains.  
L'oubli fracassant résonne dans le murmure de cet instant chimérique.  
Mes paupières souffrent le froid tandis que l'aube maquille le  
mensonge nocturne  
Qui se faufile dans ma conscience endolorie.  
Ta voix se consume dans un écho chaotique sur ma chair abandonnée.*

*Ivre de ce mutisme esquissé dans ma mémoire,  
Le brouillon de ces lignes s'imprime sur la caresse du matin.  
Menottée à ce déni sismique. Je m'éveille enfin.  
Interdite.*

Mélanie Ory

## *Images amnésiques*

*Une pluie de cendres étrangle mes sentiments.  
Là-haut. Là-bas ? Plus là. Plus rien.*

*Une fumée terrifiante enserme mes souvenirs anesthésiés.  
L'écriture transpire des larmes silencieuses  
Et le sommeil bruyant se débat une fois dans le noir.  
Le fracas évapore mes pensées impassibles et emporte  
l'insouciance  
Embuée vers une nuit placide.  
Les bagages de l'oubli étouffent ton sourire évaporé.  
La cicatrice tatoue des images amnésiques.  
La pellicule indélébile s'imprime au détour de l'aurore qui me  
hurle de l'effacer.  
La sueur de cette brèche se répand sur un nouveau soleil noirci,  
Transpercé par les aiguilles du passé qui luttent dans le  
tourbillon du sablier.  
Le venin engourdi infuse l'absence.  
L'horizon opaque a un goût amer et fredonne dans ma coquille  
de soie.  
Une éclipse invisible se détache sur l'encre des photos inanimées.  
Les lampions de papier se prosternent sur le fil de la vie,  
Funambule et fugace.  
Des ronds de rêves oubliés tournoient,  
Vertige d'un printemps dépouillé.  
L'angoisse bâillonnée absorbe ton ombre hasardeuse  
Pendant que les émotions grésillantes bourdonnent dans un  
épais craquement de cœur qui se noie.*

*Tu n'es plus là.*

*Mélanie Ory*

## *Frères*

*Frères de la nuit et de la réserve.  
Frères du silence.  
Comme vous, j'aime l'ombre au soleil  
et les fraîcheurs torrides.  
Navigateurs sur les eaux interdites  
bravant tout  
sarcasmes, anathèmes et autres fatwas.  
Parlons.  
Écrivons.  
Parlons  
autour de nous et d'abord en nous.  
Pour eux, pour nous, pour chacun, pour tous.  
pour l'Humain.  
dans une fuite du temps comme  
un robinet mal fermé  
ou un tonneau mal étanche  
ou un placard garni d'images absentes  
qu'un vent a dispersé dans un désert  
là où demeure la mémoire obscure  
là où le mot existe encore  
là où la nuit est froide  
là où il faut encore aimer...*

*Marcello Pandolfi*



## *Écoute*

*Laisser le jour filtrer en soi  
comme la goutte d'eau sur  
la feuille.*

*Le cœur,  
le cœur peut être.*

*Fragile  
est le mouvement.*

*Quand le monde s'élançait,  
il n'accorde que l'énigme.*

*Dans le ciel grave  
un ultime éclair.*

*Vivre encore.*

*Mais comment entendre le cri,  
le cri des hommes ?*

*Marcello Pandolfi*

## *Abigaël*

*Comme elle est belle celle qui riait  
Abigaël n'a pas de maître  
Comme elle est triste cette rengaine  
Pas d'amour ferme pour celle qui est  
Abigaël  
Pas de sourire sur la photo  
Pas de famille dans le sac-à-dos  
C'est sur rien que ses bras se referment  
Les rêves, les souvenirs se taisent  
Quand vous croisez celle qui est  
La fière, la belle Abigaël  
Ayez une pensée sincère  
Ses mains sont comme les gitans  
Elles frappent et passent  
Sans laisser trace  
Comme elle est belle celle qui disait  
Abigaël n'a pas de maître  
Comme elle comprime cette rengaine  
Pas d'amour ferme pour celle qui est  
Abigaël  
Si vous sondez dans son regard cette eau de source  
Quelle vous renvoie,  
Si vous croyez dans son silence percevoir le poids  
Des mots qui la broient  
Si vous sentez derrière ses pas cette étrange absence  
Qui la noie  
Sourde évanescence douleur des âmes vacantes  
Qui se fourvoient  
Alors prenez un temps Monsieur  
Pour celle qui n'a d'ancre que le sang  
Qui coule à flots  
Comme une rengaine  
Un pas de trop  
Sur la terre ferme  
Quelle était belle celle qui riait  
Abigaël n'a pas de maître  
Comme elle est triste cette rengaine  
Pas d'amour ferme pour celle qui est  
Abigaël*

*Valérie Piotto*

## *La phalène*

*Un amour étourdi qu'il faut arrêter là  
Un émoi inouï qu'il faut tuer en soi  
Puisque tu ne veux pas  
Puisque tu ne vois pas  
Nos chemins d'une seule voie*

*J'ai plongé sans limite dans tes profondeurs  
Et je m'y suis lovée sans regarder au loin  
Le mal que je me fais à t'aimer sans retour  
Et j'ai bu tes paroles comme des filtres au malheur  
Entretenu ma soif entraînant mon destin  
Et j'ai fait de ta voix mon philtre de langueur*

*En damnée consentante j'ai bu jusqu'à la lie  
L'absinthe de ton cœur et de mon corps à corps, tu,  
Jusqu'à l'orée du soir, une fois, seule dans mon lit  
Absorbée ton histoire, résorbé le déni  
J'ai avancé encore et affronter la mort*

*Flash puis la phalène s'est ajouré les ailes,  
comme ça, au petit jour*

*J'ai les yeux alarmés des lumières de la nuit  
Toi le bel inconnu, toi qui m'as donné tant,  
Toi que j'ai touché comme on vole un amant  
Toi l'étranger croisé au détour d'un rayon  
Qui sait la vie des gens, qui sait ce qu'on attend ?*

*Valérie Piotto*

## *Lettre à Mister Hyde / Docteur Jekyll*

*Je ne connais plus*

*Je ne reconnais plus*

*l'homme que tu montres de toi, tel un hologramme,*

*depuis le jour où, sur les trottoirs de PARIS, tu m'as mise KO*

*Toi, l'homme que j'ai accueilli, par amour; alors que sa vie était devenue Détresse et qui, un soir de liesse, a décidé de m'effacer, d'un seul trait, de son quotidien.*

*Tu m'en-visages comme si j'étais devenue ton ennemie,*

*Alors que c'est toi qui t'es détourné de notre avenir, en m'accusant des pires maux, noircissant ainsi mon image pour mieux me détester en toute légitimité*

*Alors que c'est toi qui as aspiré à revoir cette femme*

*fantasme de ta quarantaine perdue, émergée d'un passé de frustration*

*Alors que c'est toi qui es parti la rejoindre du jour au lendemain,*

*Espérant satisfaire ton as-piration : abandonner Paris pour la province.*

*Je me sens comme trahie par l'homme*

*qui m'a accompagnée puis a vécu avec moi durant plus d'une décennie,*

*qui m'a donné, selon toute vraisemblance, le meilleur de lui-même,*

*et que j'aimais si profondément... Docteur Jekyll!*

*J'ai l'impression que tu as laissé ce Toi(t) que j'aimais tant, doucement mourir,*

*en lenlisant dans le marais de tes frustrations et de ton mal-être de Peintre,*

*afin que l'autre versant plus sombre de toi-même puisse soudain émerger en m'explosant « à la gueule »,*

*tel un volcan béant qui se réveille, libérant son soufre,*

*avec la force d'un feu d'artifice rougeoyant qui abrase le ciel sombre*

*et la cruauté d'une bombe terroriste qui anéantit tout espoir d'un monde meilleur.*

*Ma vie s'en est alors trouvée déchiquetée... Mister Hyde.*

*D'abord un long cri sourd, puissant et dévastateur dans la poitrine...*

*Puis la morsure de l'Absence mêlée à la douleur de la Désespérance...*

*Et les jours qui se suivent, un à un, menant pas à pas sur le chemin de la résilience...*

*Tandis que s'enchaînent les nuits durant lesquelles, dans le silence,*

*ségrainent lentement et inéluctablement les tendres souvenirs indélébiles.*



*Le temps qui passe mais qui rien n'efface,  
Mes blessures qui laissent place aux cicatrices  
Cet amour que je ne veux ni oublier ni décolorer  
Cette sensation que mon être intérieur se déploie en moi  
et investit mon espace de sa présence,  
comme si je ne pouvais être seule,  
quand bien même je ne vois personne autour de moi.*

*Je ressens alors la force de la Vie, tel un bouton de rose, qui éclôt à nouveau.  
Le soleil, les parfums, la nature comblent mes sens en éveil.  
Et pourtant demeure une incertitude:  
Quel homme me donnera à nouveau le goût d'aimer ?*

*Laurence Poitout*

à la manière des « Conquérants ».

### *Suppliques*

*Comme un vol de corbeaux sur mon sol de cristal  
Noirs conquérants, usés d'assécher leurs fontaines  
Du ponant au couchant, par milliers et centaines  
Leur poison m'attaquait intrusif et brutal*

*Après leurs forêts, d'un funeste récital,  
Ma glace allait pleurer, perles de porcelaine  
Sur son miroir de givre, fière capitaine  
D'un royaume lointain, blanc nivéen vital*

*Les phoques et ours blancs, ignorants des tropiques  
Allaient hurler vers le dieu Boréal, suppliques  
Impuissantes, mer stérile, sol déserté*

*Centre de l'univers des océans poubelles  
L'homme oublieux de l'abeille, envol égaré  
Rêvait sur son soleil d'une terre plus belle*

*Nicole Portay*

*En mon jardin*

*Il sera bien temps quand le monde se déchire*

*En mon jardin  
Une mare de pétales ondule  
Sous le vent  
Roses éphémères croulant  
De reflets écarlates*

*Il sera bien temps d'entendre les cris*

*Le cyprès audacieux veille  
Fière sentinelle  
Sur les mûriers ébouriffés  
Ombres sur la timide clématite*

*Il sera bien temps de lutter*

*Au pied du vert d'olivier  
Les abeilles se gavent de bleu lavande  
Mer ondoyante vert océan  
Près des citrons  
Qui n'en finissent plus de se teinter d'or blond*

*Il sera bien temps de trouver les armes*

*En mon jardin les arpèges du temps  
Rouge magenta et saphir incandescent  
Suspendent le bruissement du feuillage  
Goûter à l'éternel instant*

*Nicole Portay*

*À René Char*

*À l'heure où les lueurs se font braises  
où l'eau des puits enracine nos joies*

*À l'heure où l'inconnu fertile nous guide  
où tournoient les saveurs de nos sources*

*À l'heure où grésillent les herbes fantasques  
où des cendres perlent les temps féeriques*

*À l'heure où les aiguilles du crépuscule  
tissent les ombres de nos confidences*

*À l'heure où les amants se font enfants  
où les orages renaissent nuages*

*À l'heure où se grave l'inimaginable  
où les galaxies sillonnent les cieux*

*À l'heure où nos yeux composent des ondes  
où les peaux ailées se font profondes*

*À l'heure où les paupières se font coquillages  
où les doigts se font musiciens*

*À l'heure où les corps impulsent la terre  
où les silences ensementent les étoiles*

*À l'heure où l'immensité turbulente  
s'éffiloche en ondes séraphiques*

*Ce que le feu de nos fleuves hésitait à dire  
le lit de nos mystères l'a permis  
et des diamants durs de la lumière  
sont nées nos plus pures ténèbres.*

*Yves Renaud*



## *Après l'embrasement*

*L'oracle avait gravé d'ambre l'empreinte du temps*

*tambours des cœurs sous les peaux d'or  
gouttes de nacre dans les irisations de satin  
reflets d'azur des chauds vaisseaux de liesse  
fruits d'amour cueillis dans l'écume des houles  
brumes bourdonnantes des souffles pacifiés  
halos ondoyants des flots infinis  
ardentes paix des poudroiments perlés  
arômes profonds dans la teinte des chants  
ombres ensoleillées des senteurs de gerbes  
lèvres à peine écloses des bouches de corail  
gorges de miel aux éclaboussures lilas  
étoiles scintillantes des ciels inconnus  
soleil désarmé par les fièvres sereines  
horizons souriants des étreintes écumantes  
pavots moissonnés dans les jardins secrets  
souvenirs diaphanes des diamants secrets  
rêves de châteaux de sable centenaires  
lambeaux voyageurs des colombes indolentes  
bouquet chamarré des membres assouvis  
pétales d'or nichant les rais argentés  
feuillages drapés de nos ultimes songes*

*L'ambre du temps a gravé l'empreinte de l'oracle*

*Yves Renaud*

À René Char :

« Ne te courbe que pour aimer »

*Amours azurées*

*Gorgée de reflets azurés, serais-je malade ?*

*Je suis celle qui précède  
la naissance de votre mémoire  
mes ombres sont chemins de clarté  
éclosant entre roches et nuées*

*dans le miroir des astres  
enfants et amants  
se nourrissent du miel  
de mes sanctuaires  
teintés du vermeil  
des lunes rousses*

*mon céleste silence est le prix  
du joyau merveilleux convoité  
de mes prairies soyeuses  
et du mystère de mes flancs  
d'où naissent écumes  
et vies écarlates*

*dans leur spirituelle jubilation  
seuls les poètes,  
nomment l'indicible  
qu'obscurcit la lumière  
je leur abandonne  
ma fugitive beauté*

*le ciel et moi sommes amants  
je suis éternellement ronde  
je ne suis courbes que pour aimer  
Terre est mon nom.  
Gorgée de reflets azurés, serais-je unique ?*

Yves Renaud

*Haïkus*

*Après Fukushima... Au loin  
dans les nuages de fleurs  
les ruines de la civilisation*

*Trois pagodes  
deux bateaux  
une harmonie*

*Au pied du carillon  
le parfum des fleurs  
écho des cloches*

*Averse estivale  
les ombrelles rêvent  
d'être parapluies*

*Coccinelle sur ma main  
dans ses yeux  
souvenir d'un tournesol*

*Dans le ciel  
calligraphie  
des hirondelles*

*Batailles  
cris stratifiés  
généraux statufiés*

*Châteaux de sable  
centenaires  
éphémères*

*Pétales au sol  
souvenirs  
éparpillés*

*Cabane abandonnée  
les glycines ont fermé la porte  
fin de l'histoire*

*Yves Renaud*

## *Bouquets de mots*

*Dans l'intimité du nous  
Pousse des mots colorés  
Qui parlent d'avenir,  
Suggèrent le pluriel...  
Vous affectionnez surtout  
Les couleurs chaudes  
Qui présentent la tendresse  
Aux motifs de la complicité.*

*Alors, au bout des lèvres  
Dans l'intimité du nous,  
Les mots sortent et forment  
Des bouquets épanouis...  
Vous appréciez ces fleurs  
Ordinaires ou exotiques,  
Charmantes témoins  
D'un cœur qui s'abandonne.*

*Les mots se posent, naturels  
De tout et de rien, de vous,  
Dans l'intimité du nous,  
Différent du jeu individuel...  
Vous aimez les mouiller  
Pour les voir grandir,  
Et vous prenez du plaisir  
À vous laisser séduire...*

*Pascal Ronzon*

## *Notre classe*

*Au fond, sur le banc tout en bois  
Tâché par des cercles d'encre,  
Nous étions déjà des cancre  
Adorables mais maladroits.*

*Nous profitions d'être nombreux  
Dans une classe de trois niveaux  
Pour inventer sous nos bureaux  
Des batailles ou d'autres jeux.*

*Nous nous efforcions de suivre,  
Alors les lettres s'assemblaient  
Et tous les mots se rassemblaient.  
Nous dévions ainsi des livres.*

*L'ardoise portait nos annonces  
Tandis que d'autres élèves,  
Frondeurs, préféraient le rêve  
Sans écouter les réponses.*

*La courbe de nos mots jetés  
Légèrement penchés ou non  
Donnait un sens à nos prénoms,  
Aux tempéraments agités.*

*Le maître nous grondait souvent,  
Et nous demandait d'écrire,  
Les bons moments de délire  
Qui lui étaient bien décevants.*

*Sans s'attacher au répressif  
Nous poursuivions l'exercice  
Du bavardage complice,  
Source d'un plaisir intuitif...*

*Pascal Ronzon*

### *Petite feuille*

*Pensées noires, soleil safran, seule dans un linceul de silence blanc, caresse rêche d'un soir d'été bleu pâle et velouté, dans l'ombre trouble d'une présence arrachée.*

*Partir, en Afrique, pour toujours, mon amour, frémir du vide translucide, brume acide engluée, rire amer et danser, au crépuscule des dieux vengeurs.*

*Puis, ne plus bouger, ne plus pleurer, attendre à bout de souffle au bord du gouffre les mots de soufre qui grincent dans le vent où je glisse lentement en tournoyant...*

*Écrasement d'une histoire...*

*Sélimé*

## *Jeu*

*J'alanguis j'abuse j'accouple j'adore, tu apaises  
je bafouille tu badines, tu bouleverses  
Je caresse je crie, tu cajoles  
je distille je délace, tu dégrafes  
j'ensoleille j'enlace j'entremêle j'entrouvre, tu embrasses  
je fantasme je fouette je fonds, tu frémis  
je gamberge je grelotte je griffe, tu goûtes  
j'hésite j'hallucine je hurle, tu honores  
j'innocente j'interjecte j'incante, tu illumines  
je jubile, tu juxtaposes  
Je kidnappe  
je love, tu lutines  
je magnifie je mordille je méseprends, tu multiplies  
je noue, tu nourris  
j'oxygène j'odorise j'ondoie j'ose, tu outrepasses  
je pardonne me pourlèche me pâme psalmodie  
je prie, tu parfumes  
je questionne, tu quémantes  
je refrène je respire je raffole, tu ressens  
je signe je sombre je survise je soupire je savoure, tu souris  
je tressaille je tremble je tournoie, tu transcendes tu taquines  
j'unis, tu unifies  
je vibre je vole je vis, tu vaincs*

*je zappe, tu zèbres  
mon ciel de ta lumière*

*Sélimé*

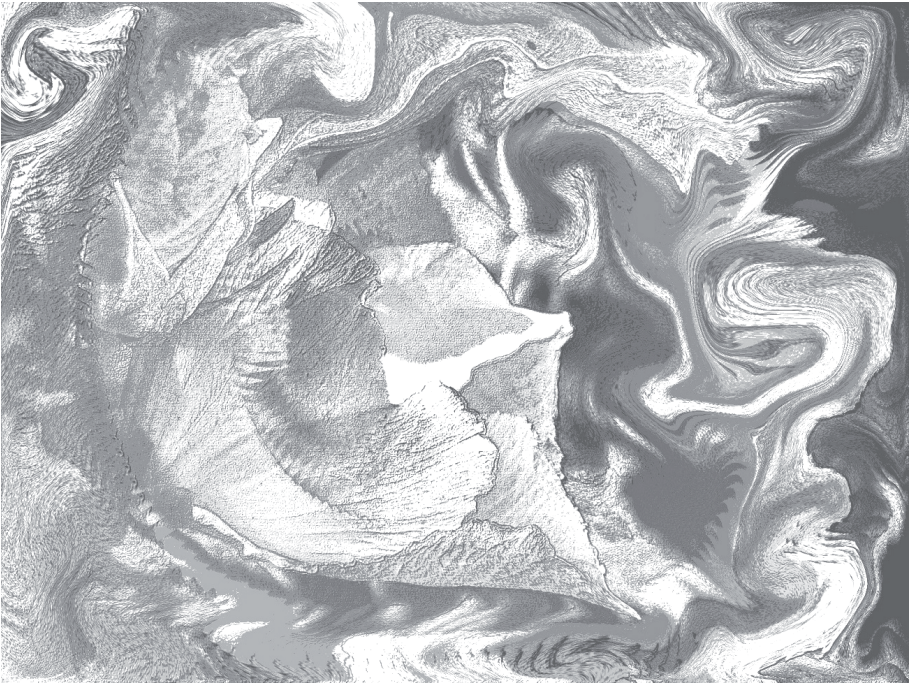
*Subtiles sensations*

*Dans ce désert  
Baigné de lumière  
Sous sa chaleur  
Qui remplit mon cœur  
Ça sent la liberté  
Je peux enfin y goûter  
Allongée sur le sable  
Ma joie est palpable  
Je reste là jusqu'au soir  
Pour m'emplir d'espoir  
Petit à petit et doucement  
Timidement  
Mes doigts se sont écartés  
Mes mains se sont retournées  
Mes paumes regardent les cieux  
Je n'ouvre pas encore les yeux  
La musique me berce  
Quelque chose me bouleverse  
Que je ne saurais définir  
Que je ne peux décrire  
J'ai été émue  
Par ce que j'ai reçu  
Un moment précieux  
Gracieux*

*Claire Teissier-Godart*



*Subtiles sensations*



*Claire Teissier-Godart*

### *Le lit vide enflammé*

*Tu as fui ce lit doux et confortable. Tu en aimais ses coussins, ses attaches et ses cordes. Tu rêvais de t'y blottir contre mon corps frêle et moi, je me réveillais la nuit pour t'admirer dormir et te serrer davantage près de moi; souvent, je t'empêchais de dormir. Nous restions alors éveillés pendant des heures sans que cela ne nous soit désagréable. Nous étions dans ce lit plus que des amants, mais des amis, des âmes sœurs. Lieu de retrouvailles, le rire s'y mêlait aux larmes, l'extase à l'orgasme. À l'unisson, nous nous y attachions lorsque nous nous enlacions.*

*Mais ce soir, comme de nombreux soirs, ce lit reste vide, désespérément et inlassablement vide. Parfumé de ton odeur disséminée sur le saint suaire de mes nuits, tu l'as quitté sans lui faire tes adieux. Comme ce lit, mon cœur a pris la forme du temple de ton corps, l'empreinte y est encore marquée et personne n'ose y entrer pour abattre ces nouveaux vestiges d'une relation passée.*

*Tu es partie, alors je fuis. Je fuis de peur de ce qui pourrait m'arriver, de peur de manquer d'oxygène. Je fuis dans l'illusion que je te reverrai au coin de la rue, je fuis pour ne plus être déçu. Tu es mon âme, ma vie, mon cœur. Tu m'as donné une existence, un second souffle alors que j'étais – moi, le fou, le petit soldat – à bout de souffle.*

*Aujourd'hui, je suis perdu dans le marasme de mes pensées. J'ai le cœur brisé, le cerveau ébouillanté. Je rêve de devenir un chat empli de grâce, mais je ne suis qu'un chaton désespéré.*

*Alexandre Theys*

### *Déroute ordinaire*

*J'attends le jour où je pourrai  
De tes yeux noirs me détacher.  
Lorsque je n'aurai plus d'espoir  
Je t'effacerai de ma mémoire.*

*Jamais, jamais, non ! plus jamais  
Je n'assisterai à l'instant,  
La mort des caresses pâmées,  
La fin de cet enchantement.*

*Comment subsisterais-je  
Sans ce rire, sans ce regard  
Qui égaiant mes journées grèves ?  
Ah ! ne sois donc pas avare  
De ces sentiments passionnés  
Qui taraudent tes pensées.*

*Présente par ton absence  
Tu sèmes le trouble et les doutes  
Sors de ma vie, rentre-dedans,  
Qu'importe ce qu'il en coûte  
Il est l'heure du choix douloureux  
Sur notre avenir amoureux.*

*Alexandre Theys*

« Et la porte du temps ouverte entre tes jambes  
La fleur des nuits d'été aux lèvres de la foudre. »

Paul Éluard

### *Les aubes grises*

*Pour l'Éboueur au bonnet rouge*

*Je réveille leur ville où ma rancœur sépanche,  
Si loin de toi dormeuse aux bras tôt délacés,  
De tes ténèbres – las! – abreuvé pas assez  
Car mes pensées toujours se posent sur ta hanche.*

*Dors, volute embrassant le tronc puissant des nuits,  
Ma rieuse statue aux colonnes d'ébène!  
Robot fétide empreint du souffle de la benne,  
Je m'engrène pour toi de fureur et de bruits*

*Et bascule sans fin vers d'obscur entrailles,  
Au ventre flatulent de ce Moloch grossier  
Dont la rouille flétrit les molaires d'acier,  
Le tumulte suintant d'étrangères ripailles.*

*Dors, ô mon fleuve noir des livides matins,  
Pour mes vœux brutaux accueillante rotonde,  
Toi, dont la lèvre humide, et plus douce que l'onde,  
Rosit comme corail des océans lointains!*

*Je me veux voyageur gravissant tes collines,  
Découvreur de sentiers pour mes sens interdits,  
Celui-là qui s'abreuve à l'eau de tes non-dits  
Sous les palmiers d'ailleurs de mes nuits orphelines.*

*Lors, en toi j'oublierai l'horifique chariot  
Pendant que sous mon poids, noir mamba, tu te cabres,  
Et nous écouterons, loin de l'arbre à palabres,  
Renâitre en chuchotis les psaumes du griot.*

Guy Vielfaut

## *Favelas*

*La ville s'assoupit et les seins soulevés  
Des collines sans nom allaitent le silence.  
Quelque part, dans la nuit, comme une fulgurance  
Un cri s'élève et meurt, appel inachevé,  
Rôle d'une agonie ou de pauvre jouissance.*

*Naufragés des taudis, à l'heure où le sang bat  
Dans le déhanchement de noires bacchantales,  
Des marins de sueur à l'arrogance mâle  
Cueillent à pleine paume, au rythme des sambas,  
Les croupes ondulant d'aphrodites vénales.*

*Dans ces jeux de l'amour où les bandits-manchots  
Pour vingt dollars froissés dans la main qui respire  
Ouvrent la fille offerte, avide tirelire,  
On ne sait qui se perd, Carlota ou Sancho,  
Quand l'aube ensommeillée dans le brouillard s'écrite.*

*Comment peut-on aimer, dis-moi, par quel credo  
Insensé balisant ce chemin de détresse  
Peut-on quérir en l'autre, inaudible déesse  
D'un Olympe embrassé par le Corcovado,  
Les éthers frelatés d'une infinie tristesse ?*

*Des favelas de suie on devine, incertains,  
Des corps se mélangeant ainsi que des racines  
Dans l'humus d'un délire où Dieu même hallucine.  
Et quand s'évanouit la ronde des putains  
La nuit exsangue geint, que l'aurore assassine.*

*Rio de Janeiro 2009*

*Guy Vielfaut*

## *L'ascension de la Soufrière*

*À la recherche d'un nouveau continent,  
Explorant les contrées du plaisir,  
J'ai commencé cette aventure  
Par l'azur de tes yeux.*

*Portée par la houle bleue des océans,  
Je me suis échouée sur tes lèvres  
Que j'ai mordues avec volupté.  
Par une sensuelle accolade de nos corps  
J'explore une opulente nudité*

*Avec ses courbes et ses montagnes,  
J'escalade mornes et mamelons  
Et je m'abandonne longtemps,  
Accablée par une douce langueur  
Sur ces vastes et généreuses étendues.*

*L'excursion s'intensifie;  
La chaleur de ce volcan en éruption  
Laisse exhaler une moiteur palpable;  
Sous mes doigts un parcours sinueux se dessine,  
J'aborde alors le triangle des Bermudes;*

*À son sommet une pyramide  
Dont les pentes suintantes sont une invitation  
À la découverte du mont-de-Vénus;  
Je me délecte à la source chaude  
Où je m'enivre de sulfureux plaisirs;*

*Je t'ai senti gémir et chavirer  
Quand ma langue amoureuse  
A aiguillonné ton rocher brûlant,  
C'est à ce moment même  
Que j'ai accédé au Paradis terrestre;*

*En pénétrant la sombre forêt humide,  
Je me suis accrochée sans épingle  
À tes falaises abruptes, et du bout des doigts  
J'ai fait l'amour à flancs de montagne  
D'escale en escale j'ai gravi les sommets de la jouissance.*

*J'étais en affaire de cœur avec ma Soufrière  
Je suis tombée sur une dame de Pic  
Et je découvre alors, blottie au fond de ma mémoire  
« l'origine du monde ».*

*Marie-Noëlle Wentzo*









*Texte et modèle déposés.  
Tous droits de reproduction réservés.*

*– Les Éditions du Bord du Lot –*

*Achevé d'imprimer novembre 2015 par  
REPROLASER  
10 bd Danton 47300 VILLENEUVE-sur-LOT  
ISBN 978 2-35208-216-3 – Prix de vente 17 €*

*Dépôt légal BNF, quatrième trimestre 2015*